REMEDES

CAPABLES DE DISSOUDRE

LA PIERRE ET LA GRAVELLE.

RECHERCHES
SUR LES REMEDES
CAPABLES DE DISSOUDRE
LA PIERRE ET LA GRAVELLE,
TRADUITES DE L'ANGLOIS.

Prix, 3 liv. broché.

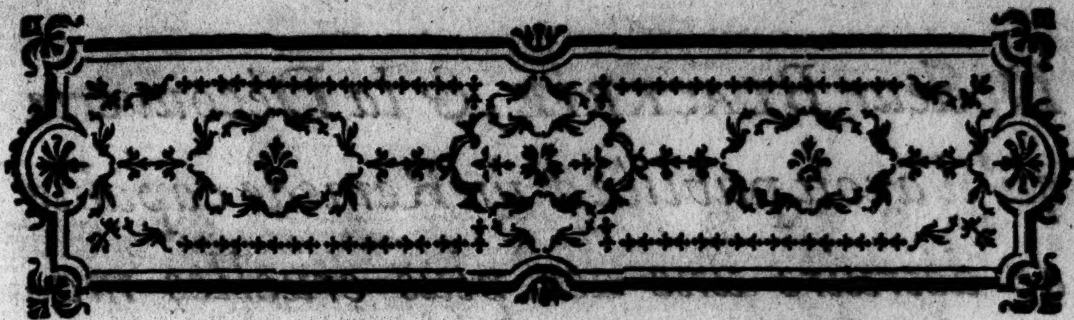


A LONDRES,

Et se trouvent à Paris,

Chez PH. D. PIERRES, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXV.



A MONSEIGNEUR

TURGOT,

MINISTRE D'ÉTAT,

CONTRÔLEUR GÉNÉRAL

DES FINANCES.

MONSEIGNEUR,

Tout ce qui intéresse l'humanité a des droits pour mériter votre attention. Vous connoissiez l'Ouvrage du

Docteur BLACKRIE, *& la Découverte qu'il avoit publiée d'un Remede capable de détruire une des plus cruelles maladies. Vous desiriez que la Traduction nous mît à portée d'en profiter.*

Permettez que j'aie l'honneur de vous l'offrir comme le témoignage du respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
GUILBERT.



AVANT-PROPOS

DES TRADUCTEURS.

SI les Arts ne peuvent parvenir qu'à l'aide du tems & de la pratique au degré de perfection dont ils sont susceptibles, on peut regarder la Chirurgie comme un de ceux qui de nos jours ont presqu'atteint ce but desiré.

Dans les siecles reculés, lorsque l'Anatomie étoit encore au berceau, les opérations étoient plus douloureuses, moins précisément déterminées, & par conséquent beaucoup plus dangereuses.

De toutes les opérations, la taille, ou l'extraction de la pierre de la vessie, étoit une des plus hazardeuses pour le malade & pour l'Opérateur. C'est sans doute à cause des dangers où l'un & l'autre étoient exposés, qu'HIPPOCRATE faisoit promettre à ses Disciples, sous la foi du serment, de ne point la pratiquer.

Quoique la Chirurgie moderne instruite par l'anatomie la plus scrupuleuse de la structure exacte des parties, ait tellement perfectionné cette opération, qu'il soit difficile de croire qu'elle puisse être portée plus loin, il n'en est cependant pas moins vrai qu'elle n'est pas toujours exempte de dangers. Souvent celui qui l'a éprou-

vée avec ſuccès n'eſt pas à l'abri des récidives de la maladie qui l'avoit forcé de s'y ſoumettre. On a vu des perſonnes aſſez malheureuſes pour avoir été obligées d'y recourir deux, trois & même quatre fois.

Ces raiſons ont engagé dans tous les tems les Médecins à chercher s'il n'y avoit pas dans la nature ou dans les productions de l'art des moyens capables de détruire ces concrétions, & la cauſe qui les produit : auſſi les Ouvrages de Médecine fourniſſent-ils pluſieurs recettes de remedes lithontriptiques ſimples ou composés. Cependant quelques vantés qu'ils aient été par ceux qui les ont proposés, il ne paroît pas que leurs ſuccès aient ré-

pondu aux éloges qu'ils leur ont prodigués.

Il étoit réſervé à ce ſiecle de faire dans ce genre des découvertes vraiment utiles.

Les Médecins Anglois ſur-tout ſont ceux à qui nous ſommes redevables d'un grand nombre d'expériences ſur la nature du calcul & ſes diſſolvans.

Le remede de Mademoiſelle STEPHENS fixa principalement leur attention, & la Chymie les ayant éclairés ſur les ſeuls principes médicamenteux de cette compoſition, ils en ont élagué bientôt tout ce qui leur parut y avoir été employé de trop. Le ſavon en fut regardé comme le ſeul ingré-

dient actif : quelques-uns lui associèrent l'eau de chaux dans la vue d'en augmenter encore l'efficacité. Ces deux remedes se prêtent sans doute mutuellement des forces pour dissoudre la pierre, & sont vraiment bons : mais il faut convenir que la quantité énorme qu'il faut prendre & de l'un & de l'autre rebutent infiniment, & que bien des personnes ne peuvent pas les supporter.

Les choses en étoient là, lorsque le Docteur CHITTICK annonça son spécifique avec tout l'appareil d'un Charlatan : c'étoit un secret, une nouvelle découverte ; il n'en fallut pas davantage pour l'accréditer. Ses succès cependant étonnèrent & piquèrent la

curioſité des Médecins de Londres. Le Docteur BLACKRIE, Auteur des Recherches dont nous donnons la traduction, avoit plus que perſonne intérêt de dévoiler le myſtere & de découvrir ce qui compoſoit cet arcane tant vanté & ſi miraculeux. Il avoit eu une attaque de néphrétique, & il en craignoit les ſuites.

A force de recherches, il parvint à ſe convaincre que ce n'étoit autre choſe que la leſſive des ſavonniers. Il fit part de ſa découverte au Public. La maniere dont ſon ouvrage a été accueilli en Angleterre, garantit les ſuccès qu'il doit avoir dans ce pays-ci.

Ce remede perdit alors l'air de nouveauté que le Docteur CHITTICK

lui donnoit. Longtems avant lui le Docteur JURIN s'étoit délivré d'une pierre qu'il avoit dans la veſſie par l'uſage de cette leſſive : il avoit même publié à ce ſujet un Ouvrage dans lequel il annonçoit ſa guériſon & les moyens dont il s'étoit ſervi pour y parvenir : mais ce moyen étoit reſté négligé, & il falloit qu'un Charlatan réveillât l'attention des Médecins ſur un remede auſſi puiſſant. C'eſt en effet de tous ceux qu'on a employé juſqu'à préſent, celui dont la vertu lithontriptique ſoit la plus démontrée par la raiſon & l'expérience.

Les concrétions calculeuſes doivent leur origine à l'aggrégation de ce ſédiment terreux plus ou moins abon-

dant que charrient les urines chez les perſonnes même qui jouiſſent de la meilleure ſanté. Il paroît être le réſultat des débris qu'éprouvent les ſolides par les forces de la vie ; débris qui mêlés avec les humeurs excrémentielles, doivent être chaſſés avec elles par différens excrétoires. Les voies urinaires & de la tranſpiration ſont celles que la nature a adoptées pour opérer cette excrétion.

Cette aggrégation ſe fait au moyen d'une mucoſité particuliere dont les urines ſont auſſi le véhicule. En effet, ſi on les laiſſe putréfier quelques jours dans un vaſe, on s'apperçoit que ſon fond eſt non-ſeulement tapiſſé du ſédiment terreux en queſtion, mais en-

core enduit d'une mucoſité qui ne ſe délaie pas, ou ne ſe délaie que très-difficilement dans l'eau. C'eſt ce qui fait croire que l'urine eſt compoſée d'eau, de ſel, de terre & de la mucoſité particuliere à laquelle on peut attribuer la formation du calcul. Dans l'état naturel, le ſel uni à cette mucoſité en fait une eſpece de ſavon miſcible à l'eau, & conſéquemment ce ſédiment terreux ne trouvant point de lien, ſort avec le liquide dans lequel il étoit ſuſpendu.

Si l'âge, le tempérament, le régime ou d'autres cauſes augmentent ce ſédiment & cette mucoſité, en même-tems qu'ils diminuent la quantité de ſel qui rendoit le mucus miſ-

cible à la partie aqueuſe, ce lien s'empare de la terre, & forme dans les reins de ces petites concrétions connues ſous le nom de graviers que l'on rend aſſez ſouvent avec les urines. Mais ſi malheureuſement un de ces graviers ſéjourne dans la veſſie, pendant que les mêmes cauſes agiſſent toujours, c'eſt alors qu'il ſe formera inſenſiblement autour de ce noyau des couches concentriques qui concourreront avec d'autres graviers à l'augmenter & à lui donner un volume plus ou moins conſidérable, ſelon que les cauſes ſeront plus ou moins conſtantes.

Cette mucoſité ou viſcidité eſt donc le cément qui donne l'accroiſſement

& la solidité aux substances calculeuses. Peut-être participe-t-elle beaucoup de la nature de ce *gluten* végéto-animal que fournissent les farineux, qui privé de son eau surabondante, acquiert la dureté & la consistance de la corne, & qui fournit par la distillation un esprit alkali volatil.

La surabondance de cette mucosité dans les humeurs ne se borne pas à soutenir l'édifice calculeux dans la vessie. Si elle arrête dans les voies de la transpiration les parties terreuses qui s'échappent par cet émonctoire, & qu'elle les fixe sur les membranes aponévrotiques, dans les substances des muscles ou sur les articulations,

elle y produira les douleurs vagues arthritiques, les rhumatiſmes chroniques & la goutte. La conſanguinité de la pierre avec ces maladies eſt manifeſte; elle ne ſe rencontre que trop ſouvent.

De tous les moyens capables de diſſoudre cette mucoſité, la leſſive des ſavonniers mérite la préférence. L'alkali fixe & la chaux réunis, acquièrent des propriétés que ſeuls ils ne poſſédoient pas. Par quelle raiſon? C'eſt ce qui ſera peut-être encore ignoré longtems. Au reſte, ſans nous arrêter à la deviner, jouiſſons des bienfaits de ce mêlange, dont la vertu lithontriptique eſt d'ailleurs prouvée

aſſez inconteſtablement par l'expérience.

On ſera ſans doute ſurpris que dans un tems où l'air élémentaire, l'air fixe, joue un rôle aſſez éminent dans la Médecine, nous nous écartions du ſyſtême du Docteur HALES ſur la formation du calcul, & que nous ne faſſions entrer pour rien cet élément dans la ſolidité de la pierre : mais des raiſons qu'il ſeroit trop long de rapporter ici, nous autoriſent à nous en tenir à ce que nous venons de dire ſur cet article ; & quoique M. LANE dont nous avons jugé à propos de traduire une Lettre relative à notre matiere à la fin de cet Ouvrage, penſe que le lithontriptique compoſé de

chaux & d'alkali fixe, n'agit qu'à proportion qu'il eſt plus privé de cet air fixe, nous avons lieu néanmoins de perſiſter à croire qu'il ne diſſout les graviers & la pierre, que parce qu'il diſſout la mucoſité qui leur ſervoit de cément.

Nous ne réfuterons pas les objections qu'on peut faire contre l'uſage d'un tel remede : il n'y en a pas contre l'efficacité duquel on ne puiſſe argumenter.

Nous ajouterons ſeulement aux réponſes que notre Auteur y a faites, que la leſſive des ſavonniers, quoique cauſtique & concentrée, peut cependant s'étendre à telle doſe qu'on voudra, dans autant de véhicule qu'on le croira

convenable, & que par conſéquent cette qualité peut être réduite même à rien, c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſera point du tout ſenſible. Comme cependant dans cet état elle ne ſeroit que très-peu efficace, il faut du tatonnement pour apprendre à quelle doſe on doit l'adminiſtrer.

C'eſt ce qui fait que ce remede eſt de la claſſe de ceux qu'on ne doit prendre qu'avec de la circonſpection : & nous finiſſons en diſant de lui ce que BOERRHAAVE diſoit d'un autre remede non moins ſpécifique pour une autre maladie, *prudenter à prudente medico adminiſtretur, abſtine ſi methodum neſcis.*

UN OUVRAGE aussi utile que celui du Docteur BLACKRIE, ne peut être trop généralement connu. C'est un vrai présent qu'il a fait à l'humanité. Je m'occupois de sa Traduction, lorsque j'appris que le Ministre, qui a bien voulu permettre que je la lui offrisse, devoit engager quelqu'un à la faire. Je priai la personne qui m'en informa de lui représenter que j'y travaillois; il se désista de son projet. Pour remplir plus promptement ses vues bienfaisantes, M. BOURRU, mon Confrere, & mon Ami, s'est joint à moi, & par son secours l'Ouvrage a bientôt été terminé. Nous avons répété plusieurs des expériences de l'Auteur, nous en avons tenté de nouvelles, & nous avons même ajoûté quelques Notes lorsqu'elles nous ont paru nécessaires.

Quant aux effets du Remede annoncé dans ce livre, nous les avons trouvé les mêmes à Paris qu'ils sont en Angleterre. Plusieurs malades à qui nous en avons, avec succès, conseillé l'usage, nous en ont convaincus.

La publicité que nous lui donnons va en mettre bien d'autres à portée de les éprouver, & c'est l'unique but que nous nous sommes proposés.



RECHERCHES

SUR LES REMEDES

CAPABLES DE DISSOUDRE

LA PIERRE ET LA GRAVELLE.

JE fus attaqué il y a environ cinq ans d'un violent accès de Néphrétique, qui m'effraya d'autant plus, qu'il me prit pendant que j'étois déja retenu à la chambre par le retour d'une incommodité douloureuse à laquelle j'ai été longtems sujet, qu'il me causa pendant plusieurs jours les plus vives angoisses, & qu'il me réduisit presqu'à l'extrémité.

Cet accident imprévu me fit tourner toute mon attention du côté de cette maladie, pour le moins aussi dangereuse que pas une de celles qui affligent l'humanité, & assez fréquente pour n'épargner ni âge, ni sexe, ni condition; de maniere que je ne négligeai rien pour me mettre au fait des remedes qui ont quelque réputation dans ce cas, soit comme propres à en détruire la cause, soit comme capables d'en alléger les symptômes.

Dans le cours de mes recherches, j'entendis parler d'un médicament qui depuis un tems considérable avoit la réputation d'un puissant lithontriptique. J'appris qu'il y avoit environ cinq ans qu'on l'avoit annoncé avec fracas dans le Public comme une nouvelle découverte, & qu'il avoit été administré avec succès à Bath par le feu Docteur CHITTICK, & depuis la mort de ce dernier, à Londres & à Westminster, par son frere le Docteur CHITTICK, qui, en qualité de son

héritier, en eſt devenu le ſeul poſſeſſeur, & à l'exemple du défunt, met en uſage toutes ſortes de moyens pour tenir ſa compoſition ſecrette.

Ce dernier eſt ſi circonſpect, que même lorſqu'il l'adminiſtre, il ne met de ſon ſecret que les gens intéreſſés à l'affaire. Il le donne à ſes malades dans une grande quantité d'eau de veau légere faite ſelon ſon ordonnance, qu'ils lui envoient tous les jours pour qu'il y mêle ſon médicament. Non content de ces précautions, on m'a aſſuré qu'il donne à ce bouillon médicamenté différens goûts par le moyen de différentes plantes pour en déguiſer plus efficacement l'ingrédient principal.

Cette ſurabondance de précautions excita d'autant plus ma curioſité, & j'inférai de ces moyens extraordinaires dont il ſe ſervoit pour ſe cacher, que ſi je pouvois ſeulement avoir

de ce bouillon médicamenté, je parviendrois, par des recherches convenables, à découvrir la ſubſtance dans laquelle réſidoit principalement ſa qualité lithontriptique.

J'avois encore d'autres motifs de faire cette recherche; motifs fondés ſur des principes de bienfaiſance & d'humanité. On préconiſoit ſi fort l'efficacité du remede du Docteur CHITTICK, que j'eſpérai que la Pierre ne ſeroit plus une maladie ſi cruelle; mais en même-tems ce médicament étoit ſi cher, que peu de perſonnes pouvoient ſe le procurer : de plus, comme il étoit néceſſaire que les malades allaſſent eux-mêmes ou envoyaſſent tous les jours chez le Docteur CHITTICK, qui ſeul le diſtribuoit, l'efficacité d'un remede propre à guérir une maladie ſi déplorable, ſe trouvoit néceſſairement reſſerrée dans un cercle bien étroit.

Je penſai donc qu'il étoit de mon devoir

de faire tous mes efforts pour en étendre les avantages; & ce fut en conséquence de ces efforts, que j'eus peu de tems après le bonheur de faire connoiſſance avec pluſieurs perſonnes qui avoient pris ou qui prenoient ce bouillon. Elles me communiquerent ce qu'elles en ſçavoient, & non-ſeulement elles me permirent d'en goûter; mais même elles m'en donnerent une quantité ſuffiſante pour faire les expériences que je m'étois propoſées.

De cette maniere, je fus en état d'établir la nature & la qualité du médicament mêlé dans le bouillon; & comme j'étois impatient de communiquer ma découverte pour l'avantage de ceux qui ne pourroient pas le payer, ou qui étoient dans une ſituation telle, qu'ils ne pouvoient ni aller, ni envoyer le chercher, je publiai un détail, peut-être trop court, de mes expériences dans un Journal intitulé, *the Gentleman's Magazine*, Octobre 1763.

Je reçus pour ce Mémoire les remerciemens de quelques perſonnes qui penſerent que j'avois découvert évidemment, par des recherches propres & convainquantes, ce ſecret qui avoit attiré tant d'attention, & tenu ſi longtems le Public en ſuſpens.

Depuis ce tems, un grand nombre de gens m'ont engagé, tant par lettres que verbalement, à publier de nouveau ces Remarques dans un corps d'ouvrage ſéparé, ſuppoſant que cela en étendroit l'utilité : & en vérité, lorſque je conſidere que les Mémoires ſur des objets de Médecine qu'on fait communément inſérer dans ces productions périodiques, & qui traitent de toutes ſortes d'objets, ſont oubliés, & ne font qu'une impreſſion très-légere, je ſuis porté à croire qu'un Traité méthodique ſur la nature, les cauſes & la cure de cette maladie, dont les ſymptômes ſont ſi douloureux & les ſuites ſi dangereuſes, eſt propre, s'il n'eſt pas né-

cessaire, à fixer l'attention de ceux qui lisent les ouvrages de Médecine, auxquels je répéterai ce que beaucoup d'autres Ecrivains ont dit dans une infinité d'occasions:

> . . . . *Si quid novisti rectiùs istis*
> *Candidus imperti, si non, his utere mecum.*
> Hor. Ep. vi. Lib. 10.

J'espere même qu'ils croiront qu'il est de leur devoir de communiquer pareils remedes, s'il y en a que l'expérience ait prouvé être plus utiles & plus efficaces.

En attendant, pour les raisons que j'ai dites, je vais publier ici de nouveau & en grand mes Remarques sur le remede du Docteur Chittick, & j'y ajouterai des observations générales & de pratique sur la maladie pour laquelle on l'administre, telles que j'ai été en état de le faire par les effets qu'il a produit tant sur moi que sur les autres.

Voici les particularités que j'ai apprises

au ſujet du remede du Docteur CHITTICK. Ce Médecin fait bouillir deux livres de collet de veau dans cinq pintes d'eau réduites à trois. Chaque malade lui envoye tous les jours ces trois pintes dégraiſſées & paſſées, dans une bouteille d'étain fermant à clef, pour empêcher, comme il le dit, les curieux de découvrir ſon ſecret. Ces bouteilles ont deux clefs, dont il garde l'une & le malade l'autre. Il renvoye le bouillon après y avoir mêlé ſon remede. Il fait prendre le tout dans les vingt-quatre heures; ſçavoir, une pinte le matin à jeun en une heure de tems; le malade déjeûne deux heures après : la ſeconde pinte à midi, & la derniere le ſoir, de la même maniere, le malade mangeant toujours deux heures après.

Il ordonne de plus à ſes malades de ne point manger de viandes ſalées, ni beaucoup de ſel avec leur viande, point de graiſſe, point de crême, point de lait, à moins qu'il

ne ſoit écrémé ; point de fromage, de poiſſon, d'œufs ; d'aucune eſpece de ſauſſe, de pâtiſſeries, de fruits ; point de végétaux, excepté des navets, des pommes de terre & des oignons bouillis, tout cela ſans ſauſſe : il veut même qu'on ne mange des pommes de terre qu'avec beaucoup de prudence.

Quant à la boiſſon, il défend l'uſage de toute eſpece d'acide, & même de toute liqueur qui a la moindre tendance à l'acidité, telles que le vin, la bierre, le cidre, le poiré & autres liqueurs fermentées. Il ne permet de boire que de l'eau dans laquelle on a jetté un peu d'eau-de-vie.

Il n'accorde à ſes malades que du bœuf, du mouton, de l'agneau, du veau, des canards, des poules & du lapin, ſans autre ſauſſe que leur jus.

Il leur fait prendre de l'exercice, mais de

maniere qu'ils n'en ſoient point fatigués.

Il dit à ſes malades que s'ils veulent retirer quelque avantage de ſon remede, ils doivent perſévérer dans ſon uſage & ſuivre ponctuellement ſes ordonnances pendant un tems conſidérable, comme trois, quatre, cinq & même ſix mois. Il les aſſure que s'ils veulent le faire, il ne doute nullement de les guérir ; & pour leur prouver qu'il eſt bien fondé dans cette eſpérance, il deſire que les malades qui s'adreſſent à lui ſe ſoient bien aſſurés de l'exiſtence de la pierre avant que de commencer ſes remedes. Il leur dit que ſi après les avoir fait, il leur reſte encore quelque fragment de pierre, il ne demande rien pour ſes ſoins.

Pendant qu'il leur adminiſtre ſon remede, il eſt très-aſſidu à leur rendre viſite, & très-attentif à la moindre circonſtance. Si le malade qui s'adreſſe à lui eſt attaqué de quelqu'autre

maladie, ou ſi le paroxiſme de néphrétique eſt conſidérable, il interrompt l'uſage de ce remede juſqu'à ce que l'une ſoit guérie & que l'autre ſoit calmé; & ſi pendant le cours de ſon traitement, il arrive quelqu'autre accident, il le ſuſpend juſqu'à ce que le malade en ſoit quitte. Pendant tout le cours de ſes remedes, il mêle dans l'eau de veau plus ou moins de ſon médicament, ſelon que les conſtitutions particulieres ou les ſymptômes le demandent.

Le prix qu'il prend pour traiter ſes malades eſt de deux guinées par ſemaine pendant le cours du traitement, indifféremment pour le riche ou le pauvre.

Auprès de lui point de crédit; & s'il n'eſt pas régulierement payé à la fin de chaque ſemaine, il refuſe net de continuer à médicamenter le bouillon. Il dit en même-tems à ſes malades, qu'il ne regarde pas cette

ſomme comme le prix de ſes ſoins, mais ſeulement du remede qu'il ajoute à leur bouillon; & il les aſſure en même-tems que le remede eſt cher & lui coûte preſqu'autant que ce qu'ils lui donnent; que conſéquemment il attend d'eux, qu'ils reconnoîtront ſes ſoins lorſque la cure ſera complette. Au commencement il ne ſtipuloit rien de certain ſur cet article; mais dans la ſuite ſe trouvant fort trompé dans ſon attente, en s'en remettant à la généroſité de ſes malades, j'ai appris qu'avant que d'entreprendre une cure, il fait un marché poſitif, & demande à préſent une ſomme fort conſidérable.

La premiere fois que je goûtai de ce bouillon médicamenté, ce qui me frappa d'abord, fut une forte odeur de tanaiſie; mais enſuite l'ayant goûté de nouveau pluſieurs fois avec ſoin, je découvris enfin très-clairement ſur mon palais l'effet d'une ſubſtance alkaline,

& je ne pus m'empêcher de m'écrier ſur le champ : Je crois bien connoître ce médicament. Je demandai au malade qui le prenoit s'il n'avoit jamais goûté à quelque choſe d'approchant à l'eſprit de corne de cerf? Il me répondit que oui, & m'ajouta que pluſieurs fois il y avoit découvert ce goût plus ou moins dominant; mais qu'à l'inſtant même il l'y découvroit plus qu'il n'avoit jamais fait.

J'eus les mêmes converſations avec d'autres dont je goûtai le bouillon, & quoique je trouvaſſe dans tous une odeur de tanaiſie, cependant pluſieurs perſonnes me dirent que le bouillon avoit quelquefois une odeur fort différente. Un Monſieur entr'autres me dit que le Docteur lui avoit avoué que tous ces différens goûts n'étoient donnés que pour déguiſer la compoſition du remede.

De cette obſervation je conclus que l'ingrédient qui donnoit le goût alkalin étoit le

remede, & que les odeurs de tanaisie ou d'autres plantes ne servoient qu'à le cacher. On me dit de plus que le Docteur, en causant avec ses malades, se récrioit beaucoup contre l'usage des substances alkalines, comme très-acres & très-dangereuses, & se plaignoit de n'avoir quelquefois manqué de succès, que parce que ses malades, avant de s'adresser à lui, s'étoient brûlé les entrailles avec la lessive des savonniers, l'eau de chaux ou autre remede caustique de cette nature. Ces discours me confirmerent dans mon opinion, & je les regardai comme un artifice qu'il mettoit en usage pour détourner l'attention de ses malades de ce qu'il avoit tant intérêt à leur cacher.

Quoi qu'il en fût, pour m'assurer que mes conjectures étoient bien fondées, je fis les expériences suivantes.

Je fis une eau de veau selon l'ordonnance

du Docteur, & après lui avoir donné l'odeur de tanaisie, je trouvai qu'en y mêlant à différentes fois des quantités différentes de sels alkalis fixes, ou de leur solution & préparation, il prenoit un goût tout-à-fait semblable à celui qui me servoit d'exemple, quoiqu'il ne fut pas précisément le même; ce que j'attribuai à ce que les sels qui avoient été gardés trop longtems, s'étoient affoiblis ou étoient dégénérés de leur premier état. En effet, telle est la nature de ces sels, qu'il faut un très-grand soin pour les conserver dans leur premier état alkalin. Ils sont de toutes les substances, les plus propres à attirer l'humidité de l'air & à s'en imbiber; ce qui altere non-seulement beaucoup leur qualité alkaline, en laquelle réside principalement leur vertu lithontriptique; mais encore, comme on sçait que l'air abonde en particules acides, cela les change si fort, qu'ils deviennent en grande partie des sels d'une nature intermédiaire, qui ne sont ni

alkalis, ni acides; mais neutres, comme on les appelle; tel eſt, par exemple, le tartre vitriolé.

Quoique j'euſſe été ainſi trompé dans mon premier eſſai, néanmoins je ne déſeſpérai pas de réuſſir : car en me rappellant une obſervation du ſavant BOERHAAVE ſur ces ſels alkalis qui acquierent un degré d'acrimonie bien plus conſidérable lorſqu'ils ſont mêlés avec la chaux (*), qu'il n'en réſide dans chacune de ces ſubſtances priſes ſéparément, je pris la réſolution de faire cette expérience. Elle répondit complettement à mon attente; car ayant fait une ſolution de ces ſels combinés avec la chaux, je trouvai une reſſemblance ſi exacte entre mon bouillon médicamenté & celui du Docteur, que les perſonnes douées du

(*) « Sal hic, ex calcis virtute ignea vere attracta in alkali » fixum, igneum, acquiſivit virtutem rodendi acutiſſimam, » promptiſſimamque, quæ neque fuerat in alkali ſolo, neque » in calce viva ſincera ». *BOERHAAV. Elem. Chem. Ed. Lugd. Bat.* 1732. *Tom. II. p.* 61.

goût

goût & de l'odorat le plus fin, ne pouvoient plus diſtinguer le mien du ſien. J'ai donc la plus grande raiſon de conclure que ce remede eſt une ſolution de ſels alkalis fixes combinés avec la chaux, & conſéquemment qu'il n'eſt réellement autre choſe que la leſſive des Savonniers.

Je n'établirai pas néanmoins mon opinion ſur ce ſimple raiſonnement. Il ſeroit fort aiſé au Docteur d'en éluder la force, en donnant, comme il l'a fait précédemment, différens goûts à ſon bouillon. C'eſt pourquoi je la fortifierai par d'autres preuves, qui, je penſe, l'étayeront d'une maniere à ne pouvoir être réfutée.

C'eſt une propriété particuliere & eſſentielle aux ſels & aux ſubſtances alkalines, que l'art ne peut cacher, de changer en verd la couleur bleue du ſyrop de violette, comme les acides la changent en rouge; & ces effets

ſont ſi conſtans, que par-là on peut juger certainement ſi une compoſition quelconque eſt de nature acide ou alkaline.

Sachant donc que ſi le bouillon du Docteur contenoit une ſubſtance alkaline, il verdiroit le ſyrop de violette; j'en fis l'expérience, & immédiatement ſa propriété alkaline ſe découvrit. Je répétai la même expérience ſur mon bouillon, & j'obtins préciſément la même couleur.

J'eſſayai enſuite ſi l'efficacité de mon bouillon, comme diſſolvant de la pierre, étoit égale à celle du bouillon du Docteur. Pour cela je pris deux fragmens égaux de la même pierre: je jettai l'un dans une petite quantité de mon bouillon, & l'autre dans une égale quantité du ſien; j'expoſai les deux mélanges au même dégré de chaleur, les pierres furent diſſoutes très-promptement, & toutes les deux dans le même eſpace de tems.

Ayant démontré évidemment par ces expériences que mon bouillon eſt ſemblable à celui du Docteur, non-ſeulement dans chacune de ſes qualités ſenſibles, mais auſſi dans ſon efficacité à diſſoudre les pierres qu'on y jette, & que cette exacte reſſemblance a été établie en y mêlant de la leſſive des Savonniers, on en doit inférer que le bouillon du Docteur CHITTICK eſt médicamenté avec les mêmes ingrédiens, puiſqu'il ne ſeroit pas probable que des ſubſtances différentes puſſent produire préciſément les mêmes effets ſous tant de différens rapports.

J'en reſterai ici ſur les preuves qui étayent mon opinion, réſervant pour la ſuite mes remarques ſur le régime que le Docteur fait obſerver à ſes malades, & ſur les prétentions qu'il a que ſon remede eſt une nouvelle découverte, & plus efficace que ceux qui ont été connus juſqu'à préſent.

Cependant, comme le Doctеur met ſur ſon bouillon plus ou moins de ſon médicament, on pourroit me faire une queſtion qui, du premier coup d'œil, paroîtra importante. Comment, me dira-t-on, déterminer préciſément la quantité dont il fait faire uſage dans tous les tems ? Je réponds ; cette notion n'eſt point du tout néceſſaire, parce que lorſqu'on adminiſtre des ſubſtances d'une pareille âcreté, la quantité doit être réglée par la ſenſation qu'elles occaſionnent & les effets qu'elles produiſent. Si la ſenſation qu'elles font éprouver eſt fort incommode & douloureuſe, la doſe doit être moindre, ſinon il faut l'augmenter, parce qu'il eſt néceſſaire d'éprouver une irritation au moins un peu douloureuſe pour obtenir la diſſolution d'une ſubſtance auſſi dure que la pierre. Quoi qu'il en ſoit, afin de couper même ce nœud, je vais propoſer le moyen ſuivant, par lequel il ſera fort aiſé d'en déterminer exactement la quantité.

J'ai obſervé précédemment que les alkalis verdiſſent le ſyrop de violette, & que les acides le rougiſſent. On peut changer encore ces différentes couleurs, & les ſubſtituer l'une à l'autre auſſi ſouvent qu'on le veut, en ajoutant au mêlange, des acides s'il eſt verd, & des alkalis, s'il eſt rouge. Si donc on prend deux quantités égales des bouillons alkaliſés verdis avec le ſyrop de violette, dont on connoît la quantité de l'alkali qui entre dans l'un, il n'y a qu'à verſer dans celui-là, goutte par goutte, & en remuant à chaque fois, une quantité ſuffiſante de bon eſprit de vitriol, juſqu'à ce que le mêlange ſoit devenu rouge. Opérez de la même maniere ſur le bouillon dont la quantité de l'alkali vous eſt inconnue, juſqu'à ce que vous ayez obtenu la même couleur rouge. De cette maniere, la différence dans la quantité de l'acide qu'il vous aura fallu employer pour produire le même effet dans les deux bouillons, vous indiquera certainement la

différence dans la quantité d'alkali contenu dans chacun d'eux ; & le problême sera résolu.

De plus, si l'on observe attentivement le degré de l'effervescence & de la chaleur qui accompagne constamment la transmutation de ces couleurs, on pourra estimer, sans crainte de beaucoup se tromper, non-seulement la quantité de la substance alkaline, mais encore ses différens degrés de force.

Il y a encore un autre moyen de déterminer non-seulement la quantité, mais aussi la qualité de l'alkali contenu dans le bouillon; c'est de l'évaporer jusqu'à siccité dans un vaisseau de terre vernis. Le résidu montrera exactement ce que l'on cherchoit : mais on peut s'épargner la peine de répéter ces opérations ennuyeuses, par les raisons que j'ai dites ci-dessus.

A présent que j'ai réussi à découvrir ce secret ; que j'ai prouvé évidemment qu'il n'est autre chose qu'une solution de sels alkalis fixes combinés avec la chaux, ou, ce qui est la même chose, la lessive des Savonniers : qu'on me permette de rechercher jusqu'à quel point on peut compter sur l'usage interne de ces substances, en tant que capables de dissoudre la pierre dans les reins & dans la vessie ; dans quel période de cette maladie, dans quelle circonstance & en quelle quantité on peut les administrer avec sûreté dans cette intention.

HIPPOCRATE pensoit que lorsque la matiere calculeuse est devenue concrette dans les reins ou la vessie, & s'est consolidée de maniere à former des substances pierreuses trop grosses pour passer par les voies ordinaires, elle est absolument indissoluble tant qu'elle reste dans ces parties ; que par conséquent il n'y a point de remede, & que tous les efforts

qu'on fait pour y remédier, non-ſeulement ſont vains, mais ſont ſouvent ſuivis de fâcheuſes conſéquences (*).

Il nous en a laiſſé un exemple remarquable dans ſes Epidémiques. On y lit l'obſervation d'un malade portant tous les ſignes diagnoſtiques de la pierre dans la veſſie, attaqué des ſymptômes les plus cruels de cette maladie, & qui eſt malheureuſement mort pour avoir pris dans cet état un médicament puiſſamment diurétique (†).

(*) « Temeraria eſt omnis medicina, peſtifera, & ſæpe » mortifera, quæ frangendo veſicæ calculo adhibetur, cui præ- » fuerit vidi adhuc neminem, permultos quibus exitio illa » fuit ». *Vid. Lud. Duret, Comment. in Hippocr. coac. prænot. cap. 22. de Morbis veſicæ. ſect. 5.*

(†) « Lariſſæ Theophorbi puer calculoſam habebat veſicam, » glutinoſum quidpiam permeiebat, idque difficulter cum » ſævo dolore tum initio, tum faciens finem meiendi. Præ- » putium manibus confricabat. Hic cum bibiſſet acerrimum » diureticum nihil in veſicam ſeceſſit, nihil e veſica exceſſit: » vomuit autem multum puriforme & bilem. Ac tum hujuſ- » modi altera tranſmittebat infra per alvum. Venter dolebat

Presque tous les Anciens ont donc pensé que le seul moyen de soulager les malades dans ces circonstances, étoit l'extraction, quoiqu'elle fût dangereuse & trop souvent funeste. *Sed anceps remedium melius quam nullum;* & en vérité, il y a eu des exemples innombrables de ses succès surprenans : néanmoins ces Anciens ont borné cette opération à la vessie seulement, viscere où, pour l'ordinaire, on trouve les plus grosses concrétions de cette espece.

On sçait cependant que dans les derniers siecles la néphrotomie a été recommandée; sans doute en conséquence du précepte d'HIPPOCRATE, qui, après avoir détaillé les

» admodum, & intus incendio conflagrabat : reliquum vero » corpus frigidius erat glacie. Omnibus membris captus est, » nec voluit quicquam assumere. Huic magna erat ipsius alvi » exulceratio a forti nimium medicamento, vel pharmaco. Periit a potione tertium agens diem ». *Hipp. Lib. V. Epidem. interprete* Lud. Duret, *loco citato.*

différens moyens de soulager les malades attaqués de concrétions plâtreuses dans les reins, conseille de faire une incision pour vuider le pus contenu dans un abscès formé par une trop grande quantité de sable ou de gravier logés dans leur cavité, pourvu que l'existence d'un pareil dépôt soit d'abord bien évidemment déterminée par une tumeur externe (*).

Cette opération n'a pas seulement été recommandée, mais elle a été faite deux fois avec un succès remarquable; une fois à Paris, sous le regne de CHARLES VIII, dans un tems où la Chirurgie Françoise n'étoit encore que dans son enfance, sur un malfaiteur, avec un tel succès, que ce malheureux a vécu

(*) « Ubi vero intumuerit & extuberarit, sub hoc tempus » juxta renem secato, & extracto pure, arenam medicamentis » urinam cientibus curato. Si enim sectus fuerit evadendi spes » est, alioqui morbus hominem ad mortem usque comitatur ». *HIPP. Oper. FOESIO interprete, Ed. Genev.* 1657. *p.* 539.

plusieurs années après l'opération dans une parfaite santé.

Ce fait est arrivé cent ans avant que ROUSSET eut écrit sur ce sujet. Cet Auteur a fait tous ses efforts pour encourager cette pratique. Cette observation tirée d'un Historien François, est rapportée dans l'Histoire de la Médecine par le Docteur FREIND, qui semble approuver cette opération, quoiqu'il reconnoisse qu'elle soit fort dangereuse & très-incertaine. Elle a été faite pour la seconde fois plus récemment à Padoue par DOMINIQUE MARCHETTE sur M. HOBSON, Consul Anglois à Venise : on en lit le détail dans les Transactions Philosophiques, n° 223.

Quoi qu'il en soit, nous trouvons que depuis un tems très-considérable, on a fait différens essais pour dissoudre les substances calculeuses; & que pour cet effet, les sels alkalis fixes ont été regardés comme très-efficaces.

Basile Valentin, fameux Chymiste dans le quinziéme siécle, a imaginé un remede contre la Goutte & la Gravelle, pour la préparation duquel il se servoit d'un sel alkali fixe, fait avec des sarmens coupés dans le commencement du mois de Mars, préférablement à tout autre alkali (*).

Sennert fait mention d'un remede lithontriptique très-estimé, & dont les gens de distinction faisoient beaucoup d'usage dans son tems. Ce remede consistoit en une once de sel de tartre dissout dans une pinte d'eau de persil, & teinte en jaune avec l'écorce d'orange (†).

Riviere, d'après Sennert, fait mention de ce remede (§).

(*) *Boerrhaav. Element. Chem. Tom. II. pag.* 53.

(†) *Sennert. Prax. med. cap. De calculo vesicæ.*

(§) *Riverii, Prax. med. cap. De calculo vesicæ.*

Néanmoins on ne faiſoit que peu d'attention à ces obſervations, & l'opinion des Anciens avoit preſqu'univerſellement pris le deſſus, lorſqu'enfin il n'y a pas longtems que le Parlement de la Grande-Bretagne accorda 5000 liv. ſterl. à Mademoiſelle JEANNE STEPHENS, pour avoir découvert & publié ſes remédes lithontriptiques, ſur l'efficacité deſquels les Perſonnes qui avoient été appointées pour en juger, & pour faire des recherches à ſon ſujet, avoient donné un rapport très-favorable.

On a inſéré dans le *Gentleman's Magazine*, pour le mois de Juin 1739, vol. 9, page 298, la maniere de préparer & d'adminiſtrer ces remedes; mais comme la collection complette de ces Journaux eſt fort rare, j'en tranſcrirai ici les articles.

« *Remedes donnés par moi* JEANNE STEPHENS
» *pour la cure de la Pierre & de la Gravelle,*
» *& détail particulier de la méthode que j'em-*
» *ploie pour les préparer & les adminiſtrer.*

» Mes remedes ſont une poudre, une dé-
» coction, & des pilules.

» Ma poudre conſiſte en coquilles d'œufs
» & de limaçons, toutes deux calcinées.

» Je prépare ma décoction en faiſant bouil-
» lir, dans de l'eau, quelques plantes, avec
» une pâte faite avec du ſavon, du creſſon
» brûlé, & du miel.

» Mes pilules ſont compoſées d'eſcargots
» calcinés, de graines de carottes ſauvages,
» de bardane, de freſne, de ronce, & d'au-
» be-épine, le tout brûlé, de ſavon & de
» miel.

» *Préparation de ma Poudre.*

» Prenez des coquilles d'œufs de poule bien » nétoyées & bien séches; brisez-les avec les » mains, remplissez-en légérement un creuset » qui contienne environ trois pintes. Placez » ce creuset sur le feu, & couvrez-le avec » une brique. Ensuite entourez-le de char- » bon, de maniere qu'il se trouve au milieu » d'un feu très-ardent, jusqu'à ce que les co- » quilles soient calcinées, de couleur grise, & » ayent acquises un goût âcre de sel; cette » opération emploiera au moins huit heures. » Après qu'elles auront été ainsi calcinées, » mettez-les dans un vaisseau de terre bien sec » & bien propre; assez grand pour qu'il en » reste un quart de vuide, afin qu'il y ait assez » de place pour permettre à ces coquilles de » se gonfler sans aller par-dessus les bords. » Laissez ce vaisseau de terre, sans le couvrir, » dans une chambre séche, l'espace de deux » mois, & pas davantage : pendant ce tems

» le goût âcre de ces coquilles s'adoucira, & » ce qui sera suffisamment calciné tombera en » poudre assez fine pour passer au travers d'un » tamis de crin ordinaire, ce que l'on fera tout » de suite.

» Prenez, de la même maniere, des escar- » gots de jardin avec leurs coquilles, après les » avoir nétoyés de leur terre, remplissez-en un » creuset de la même grandeur que le précé- » dent; couvrez-le, & placez-le au même feu » que ci-devant, jusqu'à ce que les escargots » ne fument plus. Cette opération sera faite » en une heure environ, & on prendra garde » de les laisser plus longtems au feu, on les » retirera ensuite du creuset, & on les réduira » immédiatement, dans un mortier, en pou- » dre fine, qui doit être d'une couleur grise » foncée.

» *Remarque.* Si l'on se sert pour ces opéra- » tions de charbon de terre, il sera à pro- » pos,

» pos, afin que le feu ſoit plutôt allumé
» au ſommet, de placer ſur les briques
» qui couvriront les creuſets, du char-
» bon qui ait été étouffé plutôt que de
» celui qui n'ait pas encore ſervi.

» Ces poudres ayant été ainſi préparées;
» prenez les coquilles d'œufs pulvériſées de
» ſix creuſets, & les eſcargots pulvériſés d'un
» ſeul creuſet; mêlez le tout enſemble dans
» un mortier, & paſſez-le au travers d'un
» tamis de crêpe. On doit mettre immédia-
» tement ce mêlange dans des bouteilles bien
» bouchées, & qu'on gardera pour l'uſage
» dans un endroit ſec. J'avois coutume d'a-
» jouter à ce mêlange un peu de creſſon brûlé
» & porphyriſé; mais ce n'étoit que dans la
» vue de déguiſer le remede.

» On peut préparer dans tous les tems de
» l'année les coquilles d'œufs, mais il vaut
» mieux le faire pendant l'été. Les eſcargots

» ne doivent être préparés qu'en Mai, Juin,
» Juillet & Août; & je crois qu'il vaut mieux
» le faire dans le premier de ces mois.

» Préparation de ma Décoction.

» Prenez quatre onces & demie du meilleur
» ſavon d'Alicante; battez-le dans un mortier
» avec une grande cuillerée de creſſon réduit
» en charbon, & autant de miel qu'il en faudra
» pour donner au tout la conſiſtance d'une
» pâte, que l'on paîtrira en forme de boule.

» Prenez cette boule & des fleurs ou des
» feuilles vertes de camomille, des feuilles de
» fenouil, de perſil & de bardane, de chaque
» une once. Si vous ne pouvez pas avoir de
» ces plantes récentes, prenez la même quan-
» tité de leurs racines: mettez les herbes ou
» les racines en morceaux. Coupez la boule
» ſavonneuſe par tranches, & faites bouillir
» le tout environ une demi-heure dans deux

» pintes d'eau; décantez la liqueur, & adou-
» ciſſez-la avec le miel.

» *Préparation de mes Pilules.*

» Meſurez une égale quantité d'eſcargots » calcinés comme ci-deſſus, de graines de » carottes ſauvages, de bardane, de freſne, » de ronce & d'épine, le tout réduit en char- » bon; ou, ce qui eſt la même choſe, brûlé » juſqu'à ne plus donner de fumée; mêlez » le tout enſemble dans un mortier, & paſſez- » le au travers d'un tamis de crêpe de ſoie: » prenez alors une grande cuillerée de ce » mêlange & quatre onces du meilleur ſavon » d'Alicante; battez le tout dans un mortier » avec autant de miel qu'il en faudra pour » leur donner la conſiſtance propre à des pilu- » les. Chaque once de la compoſition en fera » ſoixante.

» *Maniere d'administrer ces remedes.*

» Lorsqu'il y a une pierre dans la vessie ou » dans les reins, on prendra par jour trois » doses de la poudre; sçavoir, une le matin » après avoir déjeûné, une l'après-midi sur » les cinq ou six heures, & la troisieme en » se mettant au lit. La dose sera d'un gros, » *avoir du poids*, ou cinquante-six grains, que » l'on mêlera dans une grande tasse de cidre, » de vin blanc ou de petit punch; & l'on » boira une chopine de la décoction froide » ou tiede après chaque dose.

» Ces remedes causent souvent de la dou- » leur dans le commencement: dans ce cas » il est à propos de faire prendre un opiat » au malade, & on le répétera aussi souvent » qu'il sera nécessaire.

» Si le malade est constipé pendant l'usage » de ces remedes, il prendra un peu d'élec-

» tuaire lénitif, ou quelqu'autre remede laxa-
» tif pour subvenir à cet accident; mais rien
» de plus : car on doit avoir principalement
» attention pendant tout le tems de la cure
» à s'opposer au dévoiement, par lequel les
» remedes sortiroient du corps : si même le
» cas arrivoit, il seroit à propos d'augmenter
» la dose de la poudre, qui est astringente,
» ou de diminuer celle de la décoction, qui
» est laxative, ou enfin d'employer quel-
» qu'autre moyen convenable, selon l'avis
» des Médecins.

» Pendant qu'on fait usage de ces remedes,
» on doit s'abstenir de viandes salées, de vin
» rouge & de lait, boire peu & faire peu
» d'exercice; afin que l'urine soit plus forte-
» ment imprégnée de ces remedes & plus
» long-tems retenue dans la vessie.

» Si l'estomac ne s'accommode point de
» la décoction, on prendra après chaque dose

» de poudre une ſixieme partie de la boule
» ſavonneuſe réduite en pilules.

» Lorſque le malade eſt âgé, d'une foible
» conſtitution, ou émacié par la perte de
» l'appétit ou par la douleur, la poudre d'eſ-
» cargots calcinés doit être en proportion
» plus grande qu'on ne l'a preſcrit ci-deſſus,
» & cette proportion doit augmenter ſelon
» les circonſtances, juſqu'à ce qu'on mette
» partie égale des deux ingrédiens. On doit
» auſſi diminuer la doſe de la poudre & de
» la décoction pour les mêmes raiſons : mais
» auſſi-tôt que le malade ſera en état, il ſe
» remettra aux proportions & aux quantités
» indiquées ci-deſſus.

» Au lieu des feuilles & des racines preſ-
» crites plus haut, j'en ai ſouvent employé
» d'autres, comme les mauves, les guimau-
» ves, la mille-feuille rouge & blanche, la
» dent de lion, le creſſon d'eau & la racine

» de raifort ſauvage ; je n'en fais même
» aucune différence.

» Voilà quelle eſt ma maniere d'adminiſtrer
» ma poudre & ma décoction. Quant aux
» pilules, elles ſervent principalement dans
» les accès de gravelle accompagnés de dou-
» leurs de reins & de vomiſſemens, & lorſ-
» que les urines ſont ſupprimées par quel-
» qu'embarras dans les ureteres. Dans ces
» cas, le malade doit prendre cinq pilules par
» heure, jour & nuit, quand il eſt éveillé,
» juſqu'à ce que les douleurs aient ceſſé. Ces
» pilules ſont encore bonnes pour empêcher
» la formation du gravier & des pierres dans
» les conſtitutions ſujettes à les engendrer,
» ſi l'on en prend une dixaine ou une quin-
» zaine par jour ».

Du 16 Mai 1739.

Signé J. STEPHENS.

Je ne doute point que les Commiſſaires nommés pour examiner ces remedes n'aient eu des preuves ſuffiſantes pour juſtifier la maniere dont ils les ont recommandés; mais les expériences qui ſe ſont faites depuis ont montré qu'ils ne rempliſſent pas ſi bien qu'on pourroit le ſouhaiter, le but pour lequel on les avoit imaginés. Ce n'eſt qu'un mêlange de ſavon, de ſubſtances alkalines mal préparées, & d'autres ingrédiens qui ſemblent plus propres à retarder qu'à augmenter leurs effets. Ils ſont ſi nauſéabonds & ſi peſans ſur l'eſtomac, devant ſur-tout être pris fréquemment & en grande quantité, qu'il faut avoir la plus grande réſolution pour continuer l'uſage de ces remedes le tems qu'il eſt néceſſaire; & après tout, quoiqu'en pluſieurs occaſions ils aient réellement ſoulagé les malades, néanmoins il eſt arrivé beaucoup plus fréquemment qu'ils aient manqué, auſſi le Docteur Jurin a-t-il obſervé qu'un grand nombre de malades, après les avoir

pris pendant plusieurs mois sans aucun succès, se sont déterminés à se faire tailler plutôt que de continuer plus long-tems un remede si dégoûtant qui avoit généralement augmenté leurs douleurs, sans les avoir débarrassés d'aucun fragment pierreux.

Mais quoique ces remedes aient été trouvé peu propres à remplir leur objet, à raison des défauts ou inconvéniens exposés ci-dessus, néanmoins il est résulté un bien de leur publicité; c'est que plusieurs habiles Médecins ou autres se sont plus attachés à cette matiere. Par leur grande assiduité à découvrir la nature & les qualités des substances pierreuses, on a appris que les remedes internes peuvent dissoudre des concrétions si dures, & que les sels & substances alkalis fixes administrés à propos & avec précaution en sont les dissolvants les plus efficaces.

Le feu Docteur DAVID HARTLEY, de Bath,

quoique particulierement attaché au remede de Mademoiſelle STEPHENS, connoiſſant néanmoins leur défaut, fit inſérer dans le *Gentleman's Magazine*, pour le mois de Février 1746, vol. 16, p. 77, un petit Mémoire intitulé, *Maniere de préparer & d'adminiſtrer les remedes de Mademoiſelle* STEPHENS, *pour la Pierre, ſous une forme ſolide*. Je vais tranſcrire ici pareillement ce Mémoire pour les raiſons qui m'ont fait tranſcrire le précédent.

« 1°. Prenez huit onces de ſavon d'Alicante ou de Caſtille, une once de chaux en poudre, & un gros de ſel de tartre; battez le ſavon avec la chaux & le ſel, & faites du tout une maſſe molle, en y ajoutant l'eau qui ſera néceſſaire.

» 2°. Les poids dont on parle ici ſont ceux des Apothicaires; mais toute autre perſonne pourra compoſer ce remede, pourvu qu'elle ait ſoin de conſerver la pro-

» portion des ingrédiens ſelon ce qu'on vient
» de dire ; ſçavoir, de mettre huit fois plus
» de chaux que de ſel, & huit fois plus de
» ſavon que de chaux.

» 3°. On pulvériſera la chaux que l'on deſ-
» tine à préparer le remede, ſoit en l'arroſant
» d'eau pendant quelques inſtans, ou en la
» laiſſant expoſée à l'air pendant quelques
» jours. On paſſera cette poudre à travers un
» tamis fin.

» 4°. La chaux qui eſt faite avec la pierre
» à chaux eſt plus forte que celle qui eſt faite
» avec de la craie, les coquilles d'œufs, les
» huîtres, &c. Quoi qu'il en ſoit, cette der-
» niere chaux ſuffira pour préparer le re-
» mede, pourvu qu'elle ſoit bien calcinée &
» nouvellement faite : au contraire, on affoi-
» blira la premiere eſpece de chaux, en la
» laiſſant expoſée à l'air, ou en l'arroſant
» pluſieurs fois avec de l'eau fraîche.

» 5°. La forte chaux a une qualité plus » diſſolvante que la foible; mais auſſi elle eſt » plus propre à cauſer des irritations & des » douleurs dans les voies urinaires. Le ſavon » nouveau paroît être auſſi plus irritant & » plus diſſolvant que le vieux.

» 6°. Le principal uſage du ſel de tartre eſt » de conſerver la maſſe dans un état de mol- » leſſe: cela eſt néceſſaire, afin que l'eſtomac » puiſſe la digérer facilement, & que les in- » teſtins puiſſent abſorber les parties efficaces » à meſure qu'elle paſſe dans leur canal. Si » donc par la ſuite du tems elle ſe ſéchoit & » devenoit aſſez dure pour peſer ſur l'eſto- » mac, ou pour paſſer par le canal inteſtinal » ſans s'y diſſoudre, il ſeroit à propos de la » battre de nouveau, & d'y ajouter encore » un peu d'eau, & un peu de ſel de tartre. » On peut remplir les mêmes vues en ſe ſer- » vant d'une chaux plus foible, ou en met- » tant une proportion moins grande de chaux » plus forte.

» 7°. On ne doit pas préparer ce remede » dans un mortier de cuivre ou de bronze, » de peur qu'il ne corrode le métal, n'en » reçoive une teinte dangereuſe, & n'occa- » ſionne des envies de vomir & des vomiſ- » ſemens.

» 8°. Voici la maniere d'adminiſtrer ce » remede. Faites avec chaque once de la » maſſe ſix rouleaux d'environ deux pouces » de longueur, & un peu plus minces à cha- » que extrémité. Les malades attaqués de » la pierre dans les reins ou dans la veſſie, » prendront depuis dix-huit juſqu'à vingt- » quatre de ces rouleaux par jour, c'eſt-à- » dire, depuis trois juſqu'à quatre onces de » la maſſe. Pour opérer la diſſolution de la » pierre, on ne peut pas compter ſur moins » de trois onces par jour, & je n'ai pas d'ex- » périence qui m'autoriſe à en conſeiller plus » de quatre. On prendra trois, quatre ou » cinq rouleaux à chaque doſe à l'heure que

» l'on voudra, ſelon que chaque malade » trouvera ſon eſtomac plus diſpoſé à les » ſupporter.

» 9°. On placera ſur la langue un de ces » rouleaux ſelon ſa longueur, on s'emplira la » bouche d'eau, & en l'avalant, le rouleau » gliſſera avec le liquide de maniere qu'on » s'appercevra à peine de ſon paſſage.

» 10°. Si le malade fait uſage pour ſa boiſ- » ſon ordinaire de lait ou d'eau de chaux pen- » dant qu'il prendra ce remede, la cure en » ira plus vîte; mais en même-tems il ſouf- » frira probablement plus d'irritation & plus » de douleurs dans les voies urinaires; c'eſt » pourquoi je ne conſeille pas cette boiſſon » lorſque les douleurs ſont déja conſidéra- » bles. On fait l'eau de chaux en verſant » quatre pintes d'eau froide ſur une livre de » chaux; on remue le tout, & après l'avoir » laiſſé repoſer deux ou trois heures, on le » paſſe à travers un papier gris.

» 11°. Lorſque l'irritation & la douleur » ſont violentes, & lorſque les malades ſont » ſujets à rendre du ſang avec leurs urines, » on doit préparer ces remedes avec de la » chaux & du ſavon moins forts, & même » diminuer la proportion de la chaux. On » peut auſſi ſe diſpenſer d'y mettre du ſel de » tartre, d'autant plus qu'alors la maſſe eſt » moins ſujette à ſe deſſécher. Mais il ſemble » néceſſaire de donner le remede en quantité » raiſonnable dans ces ſortes de cas, de peur » que l'uſage d'une moindre quantité ne diſ- » ſolve la pierre que partiellement, & n'y » faſſe des bords anguleux & coupans. On » ajoutera encore qu'alors, ſi la quantité du » remede n'étoit pas aſſez grande, l'urine » n'auroit pas aſſez de vertu pour détruire » ces bords anguleux & les faire tomber par » fragmens; mais au contraire, en les laiſſant » ſubſiſter, l'irritation, la douleur & le dan- » ger ſubſiſteroient toujours. Pour la même » raiſon, il ne doit point y avoir d'inter-

» ruption dans le cours des remedes, jusqu'à » ce qu'on ait rendu ces fragmens par les » urines.

» 12°. Lorsqu'un malade ne peut pas ava- » ler les rouleaux, ni prendre sous une autre » forme la quantité mentionnée ci-dessus du » remede, on peut en sa place lui prescrire » le suivant. Mêlez partie égale de chaux en » poudre & de sel de tartre; le malade pren- » dra deux gros de ce mêlange trois ou qua- » tre fois par jour dans une chopine de lait.

» Ce remede paroît avoir la même effica- » cité que celui dont il a été fait mention ci- » dessus; mais il est plus propre à augmenter » la douleur & l'irritation. On ne peut pas » le prendre en quantité suffisante dans un » autre véhicule que le lait, autant que j'ai » pu m'en assurer par l'expérience; & lors- » qu'on ne le prend point en quantité suffi- » sante, il m'a paru qu'il exposoit les malades

aux

» aux hasards mentionnés dans le dernier » article à un degré plus considérable que » les remedes précédens. On ne doit mêler » cette poudre avec le lait que quelques » momens avant de la prendre, autrement » elle acquerroit une grande acrimonie. On » peut se servir, tant pour la composition » de ce remede, que pour la composition » du précédent, de potasse purifiée par la » solution, la filtration & l'évaporation, ou » même de toute autre sorte de sel alkali fixe » en place de sel de tartre.

» 13°. Il suffit de prendre chaque jour la » sixieme ou la huitieme partie de l'un ou » l'autre de ces remedes, pour prévenir la » formation des pierres ou des graviers. Une » once de savon pur ou une pinte de forte » eau de chaux, prise par jour, peut aussi » suffire en général pour remplir les mêmes » vues; & l'on ne doit point craindre que » ces remedes fassent le moindre tort à la

» ſanté, quand on les continueroit pendant
» plusieurs années; au contraire, le ſavon,
» la chaux & l'eau de chaux paroiſſent con-
» venir à la plus grande partie des perſonnes
» âgées, & faire un excellent remede contre
» la goutte, les jauniſſes & autres maladies
» des premieres voies, qui tirent leur origine
» des acidités qui s'y forment ou qui en ſont
» accompagnées. Le ſavon ſeul, à la quan-
» tité d'une demi-once ou d'une once par
» jour, eſt très-utile dans le cas de conſti-
» pation habituelle & de ſuppreſſion des re-
» gles, ſur-tout s'il y a des douleurs; il en eſt
» de même d'une forte eau de chaux mêlée
» avec égale quantité de lait, & dont on
» peut ſe ſervir pour boiſſon dans les dé-
» voiemens habituels. Je ſuis de plus très-
» porté à croire qu'un régime composé de
» pain, de lait & d'eau de chaux ſeule,
» ſi on l'obſervoit exactement, & ſi on le
» continuoit pendant un tems ſuffiſant, ſe-
» roit de la plus grande utilité dans beau-

» coup de maladies ſcorbutiques & ſcro-
» phuleuſes ».

Le 2 Novembre 1745.

D. HARTLEY.

Quel que ſoit le nouveau degré d'efficacité que ce Docteur paroiſſe avoir obtenu en altérant ainſi & corrigeant ces remedes, néanmoins les remarques ſuivantes prouveront ſuffiſamment qu'ils entraînent encore après eux beaucoup de défauts & d'inconvéniens.

1°. Quoique ſuivant la preſcription du Docteur, les ingrédiens ſuperflus & de peu d'utilité qui entrent dans la compoſition du remede de Mademoiſelle Stephens aient été entierement retranchés, néanmoins ceux qui ont été ſubſtitués en leur place ont auſſi leurs imperfections. Ce n'eſt guères autre choſe que du ſavon de Caſtille, & encore

vicié par une huitieme partie de terre abſorbante, telle que devient en partie la chaux lorſqu'elle eſt détrempée comme il eſt ordonné. Cela ne ſuffit donc pas pour diſſoudre les concrétions calculeuſes, ou pour augmenter les bons effets du ſavon, que l'on peut regarder, vu ſa grande quantité, comme ayant été eſtimée par le Docteur pour la partie la plus importante de ſa compoſition.

2°. Il eſt vrai qu'on doit y ajouter du ſel de tartre; mais en ſi petite quantité, puiſqu'il ne fait qu'un ſoixante-cinquieme de toute la maſſe, & dans la vue ſeulement de conſerver la molleſſe du tout, qu'on n'en doit eſpérer que très-peu d'utilité: cependant, comme réellement ce ſel eſt l'ingrédient le plus efficace du remede, comme il paroîtra ci-après, c'eſt celui dont on auroit dû préciſément augmenter la doſe. Cette ſeule particularité me fait voir clairement que ce Docteur n'étoit pas alors aſſez familiariſé avec

ſon ſujet : c'eſt pourquoi on ne ſera pas étonné des inconſéquences qui ſe rencontrent dans le reſte de ſon ordonnance.

3°. La quantité de cette maſſe qu'on ordonne de prendre, étant de trois ou quatre onces par jour, l'objection faite au reméde de Mademoiſelle STEPHENS quant à cet article, renaît dans toute ſa vigueur. Le Docteur même paroît en ſentir la force ; car il conſeille le mêlange ſuivant aux perſonnes qui ne pourront avaler les rouleaux, ni prendre une quantité ſuffiſante du reméde ſous aucune autre forme. « Mêlez partie » égale de chaux & de ſel de tartre en pou- » dre, & prenez deux gros de ce mêlange » dans une chopine de lait, trois ou quatre » fois par jour ».

4°. Comme partie égale de ſel de tartre ou d'autre ſel alkali fixe, & de chaux, eſt la proportion exacte que l'on demande de

ces ſubſtances, ſans aucune addition, pour faire la pierre à cautère, ou le cautère potentiel (*) dont il ne faut qu'une très-petite portion appliquée ſur la peau pendant quelques heures, pour produire une eſcharre très-profonde; on n'eſt pas peu ſurpris de voir l'alternative que propoſe le Docteur. En effet, quoiqu'au moyen du lait dans lequel on noye ce mêlange, ces particules âcres ſoient ſéparées les unes des autres, & affoiblies par cette ſéparation, de maniere à ne pas produire immédiatement des effets fort actifs; néanmoins quel danger ne doit-on pas appréhender de près d'une once de ce mêlange que l'on doit prendre chaque jour pendant un ſi long tems.

On remarquera que le Docteur, immédiatement avant de preſcrire la poudre, paroît redouter l'uſage des remédes qui cauſent beaucoup d'irritation, & beaucoup de dou-

(*) *Pharmacop. Edimburgenſis*, *ed.* 1756.

leur, & que pour éviter ces inconvéniens, il conſeille de préparer ſon reméde avec de la chaux & du ſavon fort doux, & même avec moins de chaux que de coutume, & point du tout de ſel de tartre; cependant il avoue que la poudre qu'il ſubſtitue à ce reméde, ſeulement à une quantité ſuffiſante pour qu'elle ſoit efficace, eſt plus propre à augmenter la douleur & l'irritation, & même qu'elle eſt ſi âcre, qu'on n'en peut prendre la quantité ſuffiſante dans aucun autre véhicule que dans le lait, & encore qu'il faut boire le tout peu de momens après que le mêlange a été fait, de peur que ſon acrimonie augmente. Que doit-on penſer de tout cela? Que le Docteur, ſous ce rapport, eſt en contradiction avec lui-même, & que par conſéquent on ne doit ajouter à ces remédes qu'un médiocre degré de confiance.

On regardera peut-être ces animadverſions comme trop ſévéres; mais comme j'ai

ſouvent entendu parler, & que j'ai même vu quelquefois de mauvais effets des ſubſtances âcres données en trop grande quantité, je penſe qu'on ne peut trop recommander de procéder lentement, & de commencer d'abord par de petites quantités, en augmentant ou diminuant ſelon que les circonſtances & les ſymptômes l'indiqueront : car ce qui ne peut pas être opéré ſur le champ par force, peut quelquefois s'opérer avec le tems par des méthodes beaucoup plus douces (*).

» Le célébre Docteur JURIN, qui a été » fort affligé de la gravelle pendant pluſieurs » années, étant enfin convaincu qu'il avoit » une pierre dans la veſſie, trop groſſe pour » en être délivré par les moyens ordinaires, » commença à faire de ſérieuſes attentions » aux moyens qu'il pourroit employer pour

(*) *Quid magis eſt ſaxo durum? Quid mollius unda?*
Dura tamen molli ſaxa cavantur aqua.
OVID.

» éviter d'être taillé : il tourna ſes idées du
» côté de la leſſive avec laquelle on fait le
» ſavon, s'imaginant bien que la vertu du
» ſavon réſidoit principalement dans cette
» leſſive, & que l'addition de la quantité
» d'huile (*) ou de graiſſe néceſſaire pour en
» faire le ſavon, diminuoit ſon efficacité à
» diſſoudre la pierre, & de plus rendoit en-
» core ce remede plus dégoûtant & plus
» péſant ſur l'eſtomac. Il fut confirmé dans
» cette opinion en réfléchiſſant ſur les expé-
» riences faites par ſon célébre ami le Doc-
» teur HALES, auquel on doit tant pour les
» recherches qu'il a faites ſur cette partie,
» & ſur beaucoup d'autres. L'expérience ſui-
» vante qui ſe rapprochoit plus des circonſ-
» tances où il ſe trouvoit, le détermina en-
» core plus que toutes les autres. Il mêla une

(*) On compte que dans le ſavon d'Alicante la quantité d'huile qui entre dans ſa compoſition, fait plus des deux tiers de la maſſe. Voyez la Diſſertation du Docteur ALSTON ſur la chaux & l'eau de chaux. *Edit.* 2e, *p.* 26.

» cuiller à thé de lessive sur deux onces
» d'eau de riviére, il fit infuser à froid dans
» ce mêlange une pierre rouge & raboteuse
» de la grosseur d'un petit pois, qu'il avoit
» précédemment rendue, & elle fut dissoute
» en deux jours.

» Voyant donc clairement par cette expé-
» rience la qualité supérieurement lithontrip-
» tique de la lessive de savon, & sçachant
» qu'elle avoit été prise par différentes per-
» sonnes sans aucun inconvénient, il se déter-
» mina à en faire usage : l'événement justifia
» ce qu'il en attendoit, car en persévérant
» constamment dans l'usage journalier de ce
» remède pendant plus de six mois, avec la
» grace de Dieu, il se trouva parfaitement
» guéri.

» La lessive dont il se servoit d'abord, étoit
» ce qu'on appelle ordinairement lessive ca-
» pitale de savon; mais dans la suite il em-

» ploya la lessive de la premiere coulée qui » est beaucoup plus forte. Cependant il s'ap» perçut que cette lessive varioit considéra» blement quant à sa force, & que quoiqu'il » fût très-capable d'en juger à chaque nou» velle portion & d'en augmenter en consé» quence, ou d'en diminuer la dose, ses ma» lades ne pouvoient en agir de même, sur» tout ceux qu'il ne voyoit que rarement, ou » même jamais depuis qu'il les avoit initiés » dans la maniere de prendre ce remede. De » plus, la lessive de savon porte souvent avec » elle un goût & une odeur si désagréable, » que peu de personnes peuvent la garder » dans leur estomac; elles sont conséquem» ment obligées d'en interrompre l'usage.

» Ces considérations l'engagerent à essayer » si l'on ne pourroit pas faire avec les mêmes » ingrédiens, un reméde qui eût les mêmes » vertus, sans avoir les inconvéniens men» tionnés ci-dessus. Il en vint à bout heureu-

» ſement, après différens eſſais, avec l'aide
» de ſon ami M. LITTLEBURY, Apothicaire;
» & depuis ce tems, il ne fit plus uſage pour
» lui & pour ſes malades que de ce remède,
» en place de la leſſive ordinaire des ſavon-
» niers ».

Quoi qu'il en ſoit de cette préparation particuliere, il n'a pas jugé à propos de la donner au Public, il a ſeulement annoncé qu'on la trouveroit chez MM. LITTLEBURY & LANGLEY, Apothicaires à Londres.

J'ai ſouvent entendu blâmer cette précaution que le Docteur JURIN a priſe, de cacher la compoſition de ſon remède, comme un artifice inſpiré par le deſir de gagner de l'argent; deſir bien au-deſſous de la dignité de ſon caractére: cependant comme ces Apothicaires lui prêtoient leur ſecours pour préparer ce remède; on doit l'excuſer de leur avoir donné cette récompenſe pour

la peine qu'ils prenoient. On peut dire encore que comme il avoit ſoin qu'il fût vendu à bon marché, la chopine ne ſe vendant que trente ſols, les riches pouvoient s'en procurer très-aiſément, & les pauvres pouvoient être ſecourus facilement par des perſonnes charitables, ſans qu'il en coûtât beaucoup. On peut, de cette maniere, pallier le ſoin que le Docteur JURIN a pris de tenir ſon reméde ſecret.

Cependant comme les perſonnes qui ſont fort éloignées pourroient ſouhaiter de le connoître pour l'avoir toujours près d'elles en cas de beſoin, afin de les ſatisfaire autant que je pourrai, je vais préſenter mes conjectures ſur ce remede.

L'objection que le Docteur fait contre la leſſive ordinaire des ſavonniers, n'eſt pas ſon défaut d'efficacité, mais ſon goût, ſon odeur déſagréables, & la difficulté qu'il y

a de l'avoir dans tous les tems du même degré de force. Je ſuppoſe donc que ſa leſſive eſt une ſolution d'une quantité préciſe par poids de tartre dépuré de vin du Rhin, & de coquilles d'huîtres, ou de pétoncles, tous les deux récemment calcinés, le tartre juſqu'à ce qu'il ait acquis une couleur bleue pâle; & les coquilles juſqu'à ce qu'elles ſoient parfaitement blanches, dans la même quantité proportionnée par meſure d'eau pure & légére.

Une leſſive préparée de cette maniere, doit être toujours de force égale, & eſt beaucoup plus aiſée à prendre que la leſſive des ſavonniers, ſi on a ſoin de la garder dans des flacons bien bouchés, & qui ne donnent point accès à l'air; car le ſel de tartre eſt le plus pur de tous les autres ſels alkalis dont les Savonniers faſſent uſage, & je ne ſçais pas s'ils font autant d'attention qu'ils le devroient à la calcination de leur chaux. Le

Docteur WHYTT obſerve que lorſqu'on calcine des écailles d'huîtres ou de pétoncles, s'il reſte quelqu'une de leurs parcelles de couleur bleuâtre qui ne ſoit pas bien calcinée, l'eau que l'on verſe deſſus, acquiert un goût de ſouffre très-déſagréable (*). On peut donc attribuer à une calcination imparfaite, le goût & l'odeur nauſéabonds ſi communs à leur leſſive, & je penſe qu'on y obviera en grande partie, ſi on fait uſage de la préparation que je vais preſcrire.

La difficulté eſt de s'aſſurer des proportions exactes de ces différens ingrédiens, dont le Docteur faiſoit uſage en préparant ſa leſſive ; néanmoins, je penſe qu'on pourra en approcher de bien près par la méthode ſuivante.

Le remede du Docteur eſt une leſſive

(*) Eſſai du Docteur WHYTT ſur la vertu de l'eau de chaux & du ſavon contre la pierre. *Edit.* 3ᵉ, *p.* 31 & 32.

tranſparente, d'une couleur pâle, & qui dépoſe un ſédiment blanc & calcaire. Premierement, peſez-en une certaine quantité, par exemple, une pinte, enſuite filtrez la liqueur, faites ſécher, & peſez le ſédiment. De cette maniere, vous aurez à peu de choſe près la quantité de chaux contenue dans cette compoſition : après cela, faites évaporer ce qui reſte de la liqueur filtrée, juſqu'à ſiccité, & peſez le réſidu, ce qui, de la même maniere, indique la proportion du ſel alkali. Enſuite ſouſtrayez le poids des deux derniers ingrédiens de la premiere quantité, & le reſte fera la proportion de l'eau dans laquelle aura été fait le mêlange.

Si après tout cela les calculs ne vous paroiſſent pas exacts, je vous dirai ſeulement qu'il faut faire encore une grande attention à la force, ou à l'acrimonie alkaline de ce remede, & ainſi de tous les autres de cette eſpece, puiſque c'eſt préciſément en ce point

que

que réſide leur vertu lithontriptique. Ces connoiſſances donneront donc le moyen de régler l'adminiſtration de ces ſubſtances, & j'ai déja montré tout-à-l'heure comment on pourra les obtenir.

» Le Docteur a commencé l'uſage de » cette leſſive par des doſes très-petites, » il n'en prit d'abord que vingt gouttes deux » fois par jour; mais en augmentant peu-» à-peu, il pût en ſupporter depuis une » once juſqu'à une once & demie, dans le » même eſpace de tems. C'eſt pourquoi il » ordonnoit généralement à ceux qui vou-» loient ſe délivrer d'une pierre d'une groſ-» ſeur aſſez conſidérable, ou d'une grande » quantité de graviers, de prendre par jour, » en trois ou quatre doſes, une once ou » environ de cette leſſive, commençant » par un gros, trois fois par jour, & aug-» mentant peu-à-peu; enſuite il penſoit » qu'un tiers d'once en vingt-quatre heures

» ſuffiſoit pour prévenir la formation des » graviers ».

Son régime étoit de s'abſtenir généralement de tout ce qu'il ſoupçonnoit capable de diminuer l'efficacité de ſon remede, & comme ſa nature étoit fort alkaline, il s'interdiſoit l'uſage du vinaigre, des fruits, & des vins auſteres.

La raiſon pour laquelle il ne ſéparoit pas la partie claire de ſa leſſive du ſédiment, étoit probablement qu'il ſuppoſoit que cela pouvoit le conſerver plus longtems dans ſon premier état d'alkali. En effet, les particules actives de la chaux étant une fois diſſoutes, le reſte devenoit en partie une terre abſorbante capable en conſéquence d'abſorber, & de rendre ſans effet lès particules acides de l'air qui, comme je l'ai obſervé ci-deſſus, affoibliſſent ou altérent autrement les ſubſtances alkalines; ou peut-être en pre-

nant la lessive épaisse & trouble, & ordonnant à ses malades de faire de même, il pensoit qu'en cas qu'il se rencontrât des acides dans les premieres voies, ils pourroient être émoussés & absorbés par les parties terreuses de la chaux, ce qui troubleroit d'autant moins l'action des alkalis, dont sa lessive étoit composée.

» Il recommandoit avec confiance ce re-
» mede dans le cas de gravelle; n'ayant ja-
» mais manqué de succès dans ces circons-
» tances, à ce qu'il eût appris. Dans le cas
» de pierre dans la vessie, il reconnoissoit
» que ce remede n'étoit pas également cer-
» tain; mais il pensoit qu'on pouvoit au
» moins compter que tant que le malade
» prendroit une quantité suffisante de ce re-
» mede, la pierre ne grossiroit jamais, & qu'il
» ne s'en engendreroit point de nouvelles.

» Il étoit si certain du service qu'il rendoit

» à l'humanité, qu'il desiroit qu'après sa mort
» on ne se ressouvint de lui qu'à cause de la
» peine qu'il avoit prise à introduire la pra-
» tique de l'Inoculation, & l'usage de cette
» lessive ».

Quoique ce Docteur ne fût pas le premier qui eût fait usage de la lessive des savonniers contre la gravelle & la pierre, néanmoins comme il a été le premier qui ait enseigné la maniere de donner ce remede en aussi grande quantité, c'est lui qui doit avoir le mérite du succès de cette méthode; & conséquemment on doit se ressouvenir avec reconnoissance de son nom.

Pour ce qui concerne davantage ce sujet, le régime qu'il observoit pendant qu'il prenoit la lessive, les observations qu'il a faites de tems en tems quant aux effets de ce remede sur lui-même, & les conséquences qu'il en a déduites; je renverrai à l'histoire de sa

propre maladie écrite par lui-même, dans laquelle on trouve tout ce qui a rapport à la maniere de prendre cette lessive pour dissoudre les graviers & la pierre; & imprimée pour instruire & diriger ceux qui veulent prendre ce remede. C'est de cette histoire que j'ai tiré ce que j'ai dit plus haut.

Le savant Professeur WHYTT, Médecin d'Edimbourg, dans ses Essais sur les vertus de l'eau de chaux & du savon pour la cure de la pierre, pense que la vertu lithontriptique du savon est due principalement à la chaux qui, avec l'huile & les sels alkalis fixes, constituent toute sa composition.

Ce Docteur, à ce qu'il paroît, a été entraîné dans cette opinion, après avoir lu les expériences ingénieuses publiées par le Docteur HALES, en 1741, sur les remedes de Mademoiselle STEPHENS; parce que d'après ces expériences, il paroît que le savon ne

doit sa vertu, ni à la potasse, ni à l'huile, mais entierement à la chaux: & comme les autres ingrédiens y entrent dans une plus grande proportion, c'est pour cela qu'il croyoit qu'on obtiendroit les plus grands succès en prenant une grande quantité d'eau de chaux, aidée de l'usage du savon.

Il fut ensuite confirmé dans cette opinion par les bons & prompts succès de l'eau de chaux sur la personne de M. DAVID MILLAR, qui, après avoir pris le savon pendant cinq mois, sans aucun succès sensible, prit, par son avis, une grande quantité d'eau de chaux avec le savon, & fut guéri en très-peu de jours, de symptômes fort incommodes, fort douloureux, & fort dangereux dont il étoit attaqué avant. Le même malade ayant suivi le même traitement pendant quatre mois, rendit deux fragmens de pierre assez gros, & continua à se bien porter & à ne plus ressentir de symptômes de

la pierre, sans prendre aucun remede de quelque espéce qu'il fût, depuis le commencement de l'année 1742, (tems où ce Docteur écrivoit cette observation,) jusqu'au mois de Juin 1751, où il mourut.

Ce Docteur pense, en conséquence, qu'on ne peut point douter que la pierre qui tourmentoit si fort le malade, n'ait été chassée du corps par la boisson journaliere de trois pintes d'eau de chaux qu'il prenoit avec une once & demie de savon.

Il faut avouer que cette observation étoit assez propre à justifier les conséquences que le Docteur WHYTT en tiroit. Mais c'est le seul exemple qu'il ait donné d'un soulagement si subit, & d'une guérison parfaite obtenue par l'eau de chaux, aidée du savon; tandis que les observations qu'on a faites depuis, ont suffisamment prouvé que la lessive de savon étoit encore plus efficace,

puiſque dans beaucoup de cas, elle a ſoulagé très-promptement, non-ſeulement ſans l'aide de l'eau de chaux & de ſavon, mais même après que les malades avoient fait uſage de ces deux remedes pendant très-longtems, & en grande quantité, ſans ſuccès. J'ai rencontré quelques cas de cette nature dans ma pratique, & il y en a tant d'autres ſi bien connus & atteſtés par les obſervateurs, qu'il eſt inutile de les citer, au moins à préſent.

C'eſt pourquoi une conviction à laquelle je ne puis réſiſter, m'oblige d'être en ce point, d'un avis différent de celui de ce ſavant Profeſſeur, & j'avouerai qu'il a lui-même fort contribué à m'affermir dans mon opinion. En effet, parmi les expériences nombreuſes qu'il a faites & communiquées pour prouver que l'eau de chaux eſt ſupérieure au ſavon, & aux ſels alkalis fixes, pour diſſoudre les concrétions calculeuſes qu'on y

fait tremper, il y en a qui démontrent clairement la ſupériorité de la leſſive des ſavonniers (*).

Puiſqu'il regarde ces diſſolvans donnés intérieurement comme plus efficaces, à proportion que leur qualité eſt ſupérieure comme menſtrue; on peut donc croire, d'après ſa propre ſuppoſition, que la leſſive des ſavonniers doit être un remede ſur lequel il y a plus à compter.

Et ſi en même-tems on ajoute les expériences ſuivantes, la ſupériorité de la leſſive des ſavonniers ſera encore bien plus confirmée.

On ſe reſſouviendra que ſelon l'expérience du Docteur Jurin, une cuillerée à caffé de leſſive des ſavonniers, mêlée avec deux cuil-

(*) Voyez ſes Expériences. *Edit.* 3[e], *p.* 92, 93, 94, 95 & 96.

lerées à bouche d'eau de riviere, a dissout une pierre rouge, raboteuse, de la grosseur d'un petit pois, en deux jours sans l'aide de la chaleur ; voici celles que j'ai faites de plus.

1°. J'ai mis un fragment de pierre compact & dur, pesant huit grains, dans une once de sel de tartre récemment & bien calciné ; j'ai versé ensuite trois onces d'eau de pluie bouillante sur le tout ; & je l'ai laissé infuser devant le feu, à un degré de chaleur modéré dans un petit pot couvert avec du papier : l'ayant examiné au bout de vingt-quatre heures, je n'ai pas apperçu le moindre signe de solution.

2°. J'ai répété cette expérience avec un fragment de la même pierre pesant dix grains, & une once de chaux de coquilles d'huîtres bien & récemment calcinées. Au bout de vingt-quatre heures d'infusion, je ne trouvai

aucun signe de solution ; le fragment pierreux étoit seulement devenu un peu gras au toucher, & sa couleur, de brune qu'elle étoit auparavant, étoit devenue un peu plus blanche.

3°. J'opérai de la même maniere sur un fragment du même calcul, pesant neuf grains, dans une demi-once de sel de tartre & autant de chaux, & au bout de dix heures d'infusion, je trouvai que le tout étoit dissout.

4°. Je répétai l'expérience avec un fragment du même calcul, pesant quatorze grains, dans six gros de chaux, & trois gros de sel de tartre : & après une infusion de vingt-quatre heures, je le trouvai tout-à-fait dissout à la réserve d'un demi-grain.

5°. Un fragment du même calcul, pesant quatorze grains, dans six gros de sel de tar-

tre, & trois gros de chaux, après une infusion de douze heures, fût trouvé tout-à-fait dissous.

6°. Je fis tremper un fragment du même calcul, pésant cinq grains, dans quatre onces d'eau de chaux bouillante; & après une infusion de vingt-quatre heures, je trouvai qu'il n'avoit rien perdu de son poids, mais qu'il étoit seulement devenu d'une couleur plus légere.

J'avois préparé cette eau de chaux en versant une pinte d'eau de pluie bouillante, sur quatre onces de chaux d'écailles d'huîtres.

7°. Je mêlai un fragment de la même pierre, pesant dix grains, dans six onces d'une solution froide de potasse de Russie que j'avois obtenue, en l'ayant laissé exposée à un air humide; & après une infusion de trois jours, je ne trouvai pas la moindre appa-

rence de diſſolution, pas même la couleur du calcul changée.

Ces expériences prouvent qu'on ne peut obtenir une prompte ſolution des concrétions calculeuſes, que par la combinaiſon des ſels alkalis fixes, & de la chaux; que chacune de ces ſubſtances ſéparément, eſt fort éloignée de produire un effet ſi prompt; & que par conſéquent la leſſive des ſavonniers eſt le menſtrue préférable (1).

(1) En répétant les expériences du Docteur BLACKRIE ſur la vertu lithontriptique de la leſſive des ſavonniers, on eſt tenté de croire qu'elle ne diſſout la pierre, que parce qu'elle diſſout le mucus qui lioit ſes parties conſtituantes.

Si l'on jette un petit fragment de calcul humain dans cette leſſive, on remarque qu'au bout de deux heures ou environ, ce fragment de pierre devient gras au toucher : au bout d'environ deux autres heures, ſa ſurface devient glaireuſe, & il commence à ſe dépoſer au fond du vaſe un nuage de nature muqueuſe. Enfin lorſque le calcul eſt tout-à-fait diſſous, ce qui eſt au fond du vaſe reſſemble beaucoup à un de ces crachats d'aſthmatique. C'eſt une matiere glaireuſe dans laquelle on apperçoit beaucoup de petites particules terreuſes ſembla-

Les expériences du Docteur ont montré, il eſt vrai, une qualité diſſolvante qui exiſte

bles à de la craie. C'eſt ſans doute parce que la diſſolution de la pierre dans la veſſie s'opere de la même maniere, que les malades qui font uſage de ces remedes ſavonneux, rendent avec leurs urines beaucoup de boues. C'eſt auſſi ce qui me fait croire qu'on pourroit diſſoudre la pierre dans la veſſie en beaucoup moins de tems, ſi au bout de quelques ſemaines d'uſage de ces remedes lithontriptiques, on faiſoit de tems en tems des injections d'eau pure dans la veſſie des malades qui les prennent. Ces injections, en lavant la pierre qui eſt dans la veſſie, la dépouilleroient de cette ſurface glaireuſe, qui, je crois, retarde toujours un peu l'activité du menſtrue. Elles ſeroient encore plus efficaces, ſi on les faiſoit avec une algalie pareille à celle que M. HALES a imaginée pour faire ſa ſixieme expérience ſur la pierre, (*Statical Eſſays containing hœmaſtaticks, &c. vol. II*, 1733, *p.* 312.) qui étant diviſée en deux, ſelon ſa longueur, permet à l'injection de ſortir d'un côté pendant qu'on la pouſſe de l'autre; ce qui fait que ſans incommoder le malade, on peut lui injecter pluſieurs pintes d'eau, & inſtituer dans ſa veſſie un courant.

La maniere dont il m'a ſemblé que la leſſive des ſavonniers agiſſoit ſur le calcul, en diſſolvant la mucoſité qui ſert de lien aux parties terreuſes dont il eſt conſtitué, m'a donné l'idée de voir quelle ſeroit ſon action ſur des noyaux de fruit, que je regarde comme étant de la même nature dans le regne

a un point conſidérable dans l'eau de chaux, & que les écailles d'huîtres ou de pétoncles calcinées, donnent une chaux qui a plus d'effet que celle qui eſt préparée avec la pierre : je crois cependant que cela ne vient pas d'une qualité inhérente aux coquilles en elles-mêmes, mais de ce que leur texture n'étant pas ſi compacte, ni ſi ferme que celle

végétal que la pierre dans le regne animal. J'ai jetté dans cette leſſive des moitiés de noyaux de pêches & de prunes, & je les y ai laiſſé infuſer une quinzaine de jours, au bout deſquels mes fragmens de noyaux de prunes ſe ſont trouvés ramollis, tranſparens & à-peu-près comme de la corne ; ceux de pêches ſont auſſi devenus un peu tranſparens & de nature à pouvoir être caſſés avec peu d'efforts.

Ce qui m'a ſurpris, c'eſt qu'ayant jetté dans la même leſſive des petites pierres qui avoient été crachées par un de mes malades, & qui venoient de ſa poitrine, cette liqueur ne m'a paru avoir abſolument aucune action ſur elles. Ces mêmes pierres, que je puis appeller *pulmonaires*, n'ont point été non plus attaquées par aucun acide, ſoit minéral, ſoit végétal. Comment ſe forment-elles dans le poumon? De quelle nature ſont-elles ? Quels ſont les moyens propres à en détruire la ſource?... Voilà deux exemples de pareille maladie que je rencontre dans ma pratique.

de la pierre, elles ſont conſéquemment non-ſeulement plus aiſées à être intimement calcinées, mais auſſi plus promptement, & qu'elles ſont propres à recevoir & à retenir une plus grande quantité de particules ignées auxquelles ſeules, ſelon mon avis, on doit attribuer leur qualité diſſolvante.

Les ſels fixes lixiviels & la chaux ſont des ſubſtances alkalines qui ſe reſſemblent ſous beaucoup de rapports, étant toutes deux les produits du feu ; mais il eſt fort remarquable qu'en les mêlant enſemble, elles acquierent un degré plus conſidérable d'acrimonie alkaline qu'aucune de ces ſubſtances, priſe ſéparément, ne pourroit produire, comme je l'ai déja dit. C'eſt à cette acrimonie plus conſidérable, comme le Docteur l'a prouvé par les expériences ci-deſſus rapportées, qu'on doit attribuer la promptitude plus grande avec laquelle les ſubſtances calculeuſes ſont diſſoutes par ce mêlange. Comme par ces mê-

mes

mes expériences, il a démontré évidemment que la lessive des savonniers posséde une qualité dissolvante supérieure à celle de la chaux & du savon; je suis bien surpris qu'il prétende que les sels alkalis fixes n'entrent pour rien dans la vertu dissolvante du savon, puisque mêlés avec de la chaux à parties égales, & dissous dans l'eau, ils font la lessive des savonniers (*). J'en suis d'autant plus surpris, que lui-même, par une de ses expériences, a accordé au moins quelques qualités lithontriptiques, même à une solution foible de potasse dans l'eau. Et quand on considere que selon son propre aveu, la quantité de ces sels excede de beaucoup celle de la chaux dans la composition du savon, & même si prodigieusement, qu'il est douteux qu'il entre du tout de la chaux dans le savon d'Alicante, qui est le seul qu'on ordonne pour l'usage intérieur (†), & que j'ai prouvé par

(*) Voyez le Dispensaire de Londres.

(†) Dissertation du Docteur ALSTON, sur la Chaux, p. 19.

l'expérience cinquiéme, que les ſubſtances pierreuſes ſont plus promptement diſſoutes par un mêlange dans lequel les ſels alkalis ſixes excédent la quantité de la chaux d'un tiers ; ſa prétention ſemble encore plus extraordinaire.

Une Dame de grande diſtinction m'a dit qu'elle avoit appris d'une Dame d'Irlande de grande qualité, de ſes amies, que M. WELSH, un Eccléſiaſtique de ce Royaume, avoit obtenu de grands ſuccès dans le cas de pierre ou de gravelle, en donnant, dans une pinte d'eau de veau, deux fois par jour, deux heures avant déjeuner, & le ſoir en allant ſe coucher, une cuillerée & demie à caffé d'une forte leſſive faite ſeulement avec les cendres de Ruſſie, ou de Flandre, ſi l'on peut en avoir ; ſinon avec celle du Varech, qu'on jette dans une ſuffiſante quantité d'eau bouillante. On laiſſe bouillir le tout quelque-tems, on le laiſſe repoſer, & on décante la

leſſive qui ſurnage, & qui doit être à ce qu'il dit, auſſi forte qu'il eſt poſſible. Si les ſymptômes ſont fâcheux, il fait prendre la même quantité de leſſive, & de la même maniere avant dîner. Il ordonne à ſes malades, pendant qu'ils prennent ce remede, de ne ſouper qu'avec du bouillon, & à dîner, de ne boire que du Rum & de l'eau, & d'éviter toute nourriture acide ou ſalée.

De cette obſervation, je penſe qu'on peut raiſonnablement conclure que la vertu lithontriptique des ſels alkalis fixes, même ſans l'aſſiſtance de la chaux, eſt évidente; & que par conſéquent leur excluſion eſt tout-à-fait inſoutenable.

Quant à l'huile qui fait le troiſiéme & le plus conſidérable ingrédient dans la compoſition du ſavon, elle eſt ſi éloignée d'entrer pour rien dans ſa vertu lithontriptique, qu'au contraire, je penſe qu'elle tend plutôt à

contre-balancer celle des deux autres. En effet, ſi on veut me permettre l'expreſſion, on peut regarder l'huile comme une leſſive ſolide ſervant de ciment propre à unir enſemble les particules calcaires de nos alimens, qui en faiſant ſédiment, conſtituent la plus grande partie des concrétions que l'on trouve dans les organes ſécrétoires & excrétoires de l'urine.

On ſe convaincra aiſément que cela eſt vrai, en faiſant l'expérience facile de calciner un os juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en terre morte. Si l'on ne touche point à cet os, il gardera ſa premiere forme; ce qui prouve ſûrement que la terre entre dans ſa compoſition en plus grande quantité que toute autre ſubſtance : l'os ainſi dépouillé de ces principes agglutinatifs, deviendra ſi friable qu'il tombera en pouſſiere & en cendre pour peu qu'on y touche. Si vous l'arroſez d'une quantité ſuffiſante d'huile, vous lui rendrez une

assez grande ténacité pour pouvoir le prendre & le manier librement sans le casser.

Le Docteur ALEXANDRE MONRO (*), en faisant l'énumération des usages de la moëlle, a prouvé évidemment que l'huile contribue à la solidité des os, en les empêchant d'être trop friables.

La lessive des savonniers n'étant point chargée de cette huile propre à retarder son opération, je pense que cela seul suffit pour la faire regarder non-seulement comme le plus puissant menstrue ; mais encore pour la recommander comme un remede plus efficace que tous les autres. Pour la même raison, on peut la regarder comme un lithontriptique *solutis principiis*, phrase dont se sert le Docteur HUXHAM, lorsqu'il préfere le vin antimonial à toutes les préparations d'antimoine (†).

(*) Anatomie des os, 4e *Edit. p.* 20, 21.

(†) Observations sur l'Antimoine, *p.* 67.

Mais ce n'eſt pas là le ſeul avantage que poſſede la leſſive des ſavonniers par préférence au ſavon, & même, il faut le dire, à toutes les ſubſtances alkalines découvertes juſqu'à ce jour, pour les raiſons ci-deſſus développées, il en faut une moindre quantité, que l'on peut par conſéquent délayer dans une quantité convenable de quelque véhicule doux, pour empêcher l'irritation douloureuſe qu'elle pourroit produire en l'avalant; & de cette façon, le goût déſagréable & nauſéabond ſi commun à ces ſortes de ſubſtances, aura peine à s'appercevoir, pendant que le ſavon, ſous une forme ſoit ſolide, ſoit liquide, doit être pris en très-grande quantité, avant qu'on puiſſe en attendre aucun ſuccès; & avec le tems, devient très-dégoûtant pour ceux mêmes qui ſont le moins faciles à dégoûter, s'il ne leur devient pas autrement nuiſible : car l'huile ayant bouilli fort long-tems pour faire, avec les autres ingrédiens, un tout ſolide, & conſ-

tituer le ſavon, doit devenir fort rance, fort âcre, & par conſéquent extrêmement dangereuſe dans pluſieurs circonſtances.

Si l'on veut en ſçavoir davantage ſur les conſéquences fâcheuſes qui peuvent réſulter de l'exiſtence d'une trop grande quantité d'huile rance dans l'économie animale, de quelque cauſe qu'elle provienne, je renverrai à ce que le Docteur MONRO a dit ſur ce ſujet dans l'endroit que j'ai déja cité.

Ayant ainſi ſuffiſamment prouvé que la leſſive des ſavonniers conſidérée ſoit comme menſtrue, ſoit comme remede, a une qualité diſſolvante ſupérieure à celle de l'eau de chaux & du ſavon, ſoit conjointement, ſoit ſéparément, & conſidérant en même tems que pluſieurs perſonnes qui ont pris une très-grande quantité de ſavon & d'eau de chaux, non-ſeulement pendant des mois, mais pendant des années ſans aucun ſuccès, ont

été très-promptement délivrées de plusieurs de leurs douleurs en prenant ensuite la lessive des savonniers; ce dont je donnerai des exemples dans la suite de cet Essai; & que quoiqu'on ait fait un grand fonds sur l'eau de chaux, néanmoins on doit se ressouvenir que M. MILLAR avoit pris plus de sept livres de savon avant que de commencer à y joindre l'eau de chaux, depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Septembre, & qu'il a continué encore à prendre une once & demie de savon par jour depuis ce tems; je pense qu'on peut conclure avec raison que c'est le savon qui a préparé les bons effets observés dans la suite de cette maladie. Le Docteur WHYTT confirme lui-même cette conclusion, lorsqu'il donne un exemple remarquable d'une pierre complettement dissoute dans la vessie par le seul usage du savon, en la personne de M. MATTHIEU SIMSON (*).

Dans la derniere observation que rapporte

(*) Essais, *p.* 190.

le même Docteur, on trouva l'uſage du ſavon ſi néceſſaire, que les ſymptômes douloureux revenoient lorſqu'on en diſcontinuoit l'uſage, quoiqu'on continuât celui de l'eau de chaux; & ce Médecin a été obligé d'avouer qu'il y a des pierres qui cedent au ſavon ſans donner priſe à l'eau de chaux: mais comme aucune de mes expériences ne m'a prouvé qu'il y eût des pierres qui ne fuſſent pas très-promptement diſſoutes par la leſſive des ſavonniers, je ne puis m'empêcher de donner la préférence à cette leſſive, non-ſeulement comme à un lithontriptique plus efficace, mais auſſi moins dégoûtant & plus ſûr, ſi on en fait uſage avec prudence.

Au reſte, comme ce célebre Médecin, par un principe de bienveillance, a pris toutes les peines poſſibles pour inſtruire & diriger ceux qui ſont obligés de faire uſage de ces ſubſtances, & pour montrer quel

régime ils doivent obſerver, ſelon les différentes circonſtances, il mérite certainement les plus grands éloges.

C'eſt maintenant une opinion ſi générale, que les ſels & ſubſtances alkalines poſſedent une qualité diſſolvante fort efficace, qu'on les donne par-tout pour la gravelle & la pierre; & il faut avouer auſſi que ce ſont les ſuccès qu'ils ont eu en beaucoup d'occaſions qui l'a établie en grande partie.

Nonobſtant cela, comme on a fait néanmoins beaucoup d'objections contre leur uſage; il eſt néceſſaire d'y répondre avant d'aller plus loin.

On objecte d'abord qu'une grande quantité de remedes ſi âcres, telle qu'elle eſt ordonnée & qu'elle eſt réellement néceſſaire pour opérer la diſſolution des calculs qui ſe forment dans les reins & dans la veſſie, ſur-

tout lorſqu'ils ſont d'une certaine groſſeur, peut, avec le tems, produire au moins quelques-uns des ſymptômes dangereux dont parle BOERHAAVE aux Aphoriſmes 85 & 86, comme étant les effets d'une acrimonie alkaline (*).

Il eſt très-raiſonnable de croire qu'un excès d'acrimonie alkaline dans l'économie animale doit produire des conſéquences fort fâcheuſes; cependant l'expérience a prouvé dans bien des cas, que les malades qui avoient pris en grande quantité des alkalis pour la pierre & la gravelle, loin d'en être incommodés, avoient au contraire été guéris d'autres incommodités auxquelles ils étoient ſujets.

En particulier, le Docteur WHYTT a fait mention de cette circonſtance dans pluſieurs

(*) Voyez les Commentaires du célebre Baron VAN-SWIETTEN, ſur ces Aphoriſmes.

des obſervations qu'il a rapportées, entre leſquelles on remarque principalement celle du feu Lord Walpole. Ce Seigneur buvoit trois pintes Angloiſes d'eau de chaux, & avaloit ordinairement une once de ſavon par jour, ce qu'il fit depuis le mois de Juillet 1748, juſqu'au commencement de l'année 1757, excepté pendant deux mois environ, qu'il ne prit qu'une pinte d'eau de chaux & le tiers d'une once de ſavon par jour. Par ces moyens, non-ſeulement il fut ſoulagé des ſymptômes douloureux de la pierre; mais encore ſa ſanté fut beaucoup améliorée à d'autres égards. Il continua de jouir juſqu'à la fin de 1756, d'un bon appétit, d'un air de ſanté & d'un degré de force peu commun à ſon âge; il étoit alors dans ſa ſoixante-dix-huitieme année. A cette époque, il fut attaqué de ſa derniere maladie, qui fut une fiévre lente, qui abattit beaucoup ſes forces; mais qui n'avoit aucun rapport avec la pierre. On l'ouvrit après ſa mort, qui arriva quel-

ques mois après, & l'on trouva tous les visceres employés à la sécrétion & l'excrétion de l'urine dans l'état le plus sain possible, excepté que les tuniques de la vessie paroissoient être un peu plus épaisses qu'à l'ordinaire, & qu'on trouva trois petites pierres, dont deux dans la vessie & une très-petite au passage. Tous les autres visceres de l'abdomen, qui seul fut ouvert, furent trouvés aussi dans un état très-sain, excepté la vésicule du fiel, qui étoit pleine de pierres; ce qui indique que les substances alkalines sont plus particulierement propres à dissoudre les concrétions qui sont dans les voies urinaires, que celles qui se forment dans la vésicule du fiel. Le Docteur WHYTT n'en est point surpris, ayant observé que le savon & l'eau de chaux, qui dissolvent les premieres hors du corps, ne font pas la moindre impression sur les dernieres.

Le Docteur DE HAEN, Professeur de

Médecine à Vienne, a rapporté une autre obſervation qui a beaucoup de rapport à ce ſujet (*) : c'eſt celle d'un Cordonnier, qui après avoir été, ſi jamais il y en eût, martyr de la pierre dans la veſſie, ayant été admis pour cette maladie à l'Hôpital, prit depuis le mois de Novembre 1756, juſqu'au mois de Juin 1757, dix-ſept livres de ſavon & quinze cents livres d'eau de chaux avec autant de lait.

Trois ou quatre mois après avoir commencé le cours de ces médicamens, il ſe trouva auſſi bien que ſi jamais il n'eût été attaqué de la pierre : ſes urines couloient fort aiſément; il n'avoit plus ni ſtrangurie, ni rétention, ni chaleur, ni douleur; & quoiqu'il eût été renvoyé de l'Hôpital, & qu'il eût ceſſé l'uſage de ces remedes, & vécu à diſcrétion, mangeant toutes ſortes de viandes ſalées & âcres, nonobſtant ce régime, on

(*) *Ratio medendi*, *Ed. Lugd.-Bat.* 1761, *p.* 137, 138.

trouva quatre ou cinq mois après qu'il n'avoit eu aucun retour de ſes douleurs, & qu'il avoit continué à ſe porter parfaitement bien, quoiqu'avec la ſonde on trouvât qu'il eût toujours la pierre.

Ce Docteur ajoute à la ſuite de cette obſervation : *L'uſage d'une ſi grande quantité d'alkali ne pourroit-il pas communiquer aux humeurs une diſſolution putride?* Le Docteur WHYTT & d'autres Médecins n'ont jamais obſervé que cela fût ; le Docteur DE HAEN lui-même ne s'eſt point apperçu qu'il fût rien arrivé de ſemblable à ſon malade : bien loin de cela, ſa conſtitution fort foible fut changée ; il devint bientôt ſi pléthorique, qu'il fallut le ſaigner, & le Profeſſeur démontra à tout ſon auditoire que le ſang de ce malade étoit à tous égards extrêmement bon (2).

(2) Il eſt ſingulier que le Docteur HUXHAM ait obſervé préciſément tout le contraire. « Un grand nombre, dit-il, de » ceux qui ont fait uſage pendant longtems du *Salmigondi*

Le même Médecin, l'année ſuivante, rappelle la même obſervation, & dit que ce

» *alkali & ſavonneux* de Mademoiſelle STEPHENS & de la *Leſſive* » *des Savonniers*, ſont tombés dans des chaleurs hectiques, » le ſcorbut chaud, les hémorragies, la dyſſenterie, &c. On » en a eu depuis peu un exemple remarquable en la per- » ſonne d'un habitant la partie occidentale du pays de Cor- » nouailles, qui avoit depuis pluſieurs années une pierre » dans la veſſie. Il étoit d'une conſtitution originairement dé- » licate : à peine eût-il pris pendant quelques ſemaines la » leſſive, que ſes gencives devinrent ſpongieuſes, enflam- » mées, livides, & à la fin ulcérées & putrides; de maniere » qu'on pouvoit en enlever des lambeaux avec la plus grande » facilité : elles ſaignoient beaucoup à la moindre preſſion, & » il en ſortoit continuellement une ſanie ichoreuſe & ſangui- » nolente. Il parut ſur tout ſon corps des taches livides, ſes » jambes & ſes cuiſſes particulierement ſe couvrirent d'ul- » ceres, dont les chairs rouges, ou même plutôt livides, fai- » ſoient craindre pour la gangrene. C'eſt dans ces circonſ- » tances que M. HINGSTON, habile Apothicaire de Penryn, » qui avoit ſoin du malade, me conſulta à ſon ſujet. Crai- » gnant l'alkaleſcence & la putridité des humeurs & la diſ- » ſolution du ſang, à cauſe des remedes dont le malade avoit » fait uſage & des ſymptômes dont il étoit attaqué mainte- » nant, je conſeillai la décoction & l'extrait de quinquina » avec l'élixir de vitriol; le tout accompagné de boiſſons & » d'alimens acides. Ces remedes calmerent promptement

malade

malade continuoit à se bien porter, mangeant & buvant indifféremment ce qu'il aimoit le

» l'inflammation, la spongiosité & le saignement des gencives, & arrêterent les progrès de la couleur livide qu'on » remarquoit aux cuisses, qui disparut même au bout de quel- » ques jours. Environ deux ou trois semaines après, il se » fit une éruption abondante de pustules rouges & enflammées » qui parurent promettre quelque changement en mieux: » néanmoins, réduit à la plus grande foiblesse par une com- » plication de maux & une hectisie confirmée, il mourut » dans le marasme au bout de quinze ou vingt jours. On tira » après sa mort de sa vessie une très-grosse pierre qui avoit » la forme d'une poire, & qui pesoit huit onces demi gros » *avoir du poids*, dont le plus petit bout étoit du côté du » col de la vessie ». HUXHAM, *Essai sur les Fievres*, ch. X, 3e Edit. Angloise *in*-8°. 1757, p. 48, & trad. Françoise, 1765. *in*-12. p. 67.

Je n'ai pu me refuser le plaisir de mettre ici en contradiction les deux célébres Médecins-Observateurs DE HAEN & HUXHAM; je pense que cela prouvera très-clairement:

1°. Que le système que la plus grande partie des Médecins embrasse maintenant d'être *Observateurs*, (vraisemblablement parce qu'il est infiniment plus aisé d'observer que de raisonner) ne vaut pas mieux que celui qui étoit précédemment en vigueur, je veux dire celui d'être *Théoristes* ou *Méthodistes*.

mieux. Il le fit venir à l'Hôpital, où il reconnut qu'il souffroit aussi peu que si jamais il n'avoit eu la pierre ; cependant tous ceux qui voulurent s'en assurer trouverent qu'elle existoit comme précédemment.

Je ne suis donc point surpris que ceux

2°. Qu'un Corps de Médecine uniquement fondé sur l'*observation*, ou sur ce que les vieux Médecins nomment l'*expérience*, seroit encore plus incertain que celui fondé sur une *théorie* bien suivie & étayé de principes physiques & mathématiques ; parce qu'il est plus aisé de détruire l'observation par l'observation, que de renverser un bon raisonnement par un autre meilleur. C'est ce que le peuple ne veut pas croire, (& en cela bien des gens d'esprit font partie du peuple) quoiqu'il soit tous les jours témoin que dans les consultations qui se font par deux ou trois Médecins, au chevet du lit d'un malale, l'un ait observé *blanc*, le second *rouge* & le troisieme *noir* ; observations qui tournent rarement au profit des malades.

3°. Enfin, que si le Docteur SIMS a fait cette année 1774 un très-bon discours à la rentrée de la Société Médicale de Londres sur la futilité de la *théorie* en Médecine, un autre Docteur, ou bien encore lui-même, pourroit l'année prochaine en faire un très-excellent sur la futilité des *observations* ou de l'*empyrisme* dans la même science.

qui ſont ſujets à des concrétions calculeuſes ne trouvent point d'inconvéniens à prendre de ſi grandes doſes de ces ſubſtances, parce qu'on obſerve ordinairement qu'ils ont naturellement, ou qu'ils acquierent par leur maniere de vivre, & autres circonſtances, de la laxité & de la foibleſſe dans leurs ſolides. Leurs fluides ne peuvent-ils donc pas, faute d'action ſuffiſante de la part des ſolides, devenir viſcides, & par conſéquent plus épais qu'ils ne doivent l'être naturellement? Si cela eſt ainſi, il eſt raiſonnable de conclure que l'uſage de ces ſubſtances qui ſtimulent beaucoup les ſolides, & qui poſſedent de plus une qualité particulierement atténuante, doit, en conſéquence d'un pareil *ſtimulus*, augmenter la circulation des fluides, & par conſéquent empêcher leur coagulation & leur concrétion. On doit croire encore que les fluides étant ainſi atténués, les évacuations ordinaires & néceſſaires ſeront augmentées, & que conſé-

quemment la redundance des humeurs pituiteuſes & viſcides, qui à tant d'égards fait tort à la ſanté, ſera diminuée. Il n'eſt donc pas étonnant que dans les douleurs néphrétiques, les malades ſoient non-ſeulement ſoulagés de ces maux, mais encore délivrés d'autres maladies auxquelles ils étoient ſujets auparavant, parce qu'ils ſont débarraſſés d'un poids conſidérable d'humeurs glutineuſes & tenaces. En effet, on remarque généralement que les perſonnes qui prennent une grande quantité d'alkalis pour la gravelle & la pierre, & qui obſervent exactement le régime qu'on leur preſcrit, deviennent maigres.

Quant à la nature & aux propriétés des ſels alkalis fixes, & leurs bons effets dans les maladies qui dépendent de la foibleſſe & du relâchement des ſolides & de la trop grande viſcidité des fluides, ſi on les prend en petite quantité dans un véhicule abondant,

& si on en continue l'usage pendant un tems convenable, on peut consulter les Œuvres chymiques de BOERHAAVE (*).

Il s'ensuit de là que l'usage interne de ces substances, si elles sont administrées à propos & avec précaution, n'est pas accompagné de conséquences si formidables, qu'au premier coup d'œil on pourroit s'y attendre; je crois donc avoir répondu, presqu'autant qu'on le peut, à la principale objection (*A*).

(*) *Operationes Chem. processus*, 12.

(*A*) D'ailleurs, si la délicatesse du tempérament, des dispositions au scorbut, ou quelqu'autre cause, faisoient appréhender les mauvais effets de la lessive des savonniers, ne pourroit-on pas les éviter en la neutralisant, si toutefois malgré cette correction, elle conserve encore sa vertu lithontriptique?

C'est ce dont j'ai voulu m'assurer par l'expérience suivante:

J'ai pris un fragment de pierre d'environ dix grains, je l'ai jetté dans le mêlange de deux cuillerées à bouche de lessive, & de quatre cuillerées de bon vinaigre blanc. Six jours après j'ai trouvé le fragment dissout, à cela près d'une petite por-

D'un autre côté, comme on a souvent observé que les malades qui avoient pris

tion pesant environ deux grains, qui étoit grasse au toucher, & si friable qu'elle pouvoit aisément s'écraser sous les doigts. La liqueur ainsi neutralisée n'excitoit dans la bouche aucun sentiment d'acrimonie trop piquant; & on pourroit, je crois, la prendre intérieurement avec autant de sureté qu'on prend la liqueur de terre foliée de tartre.

Le seul doute qui reste est de sçavoir si dans les reins ou dans la vessie elle produira sur la pierre les effets que nous avons vu qu'elle opéroit dans le vase qui a servi à notre expérience.

Voici un fait que je tiens de la personne même qui l'a éprouvé, qui prouveroit que la chose doit être ainsi.

M. Narcisse, Secrétaire du Roi, éprouvoit depuis longtems des douleurs dans la vessie, des difficultés d'uriner qui le déterminerent à se faire sonder. On lui trouva une pierre; il ne voulut pas se soumettre à l'opération, & fit usage pendant longtems, & sans être soulagé de tous les remedes qu'on lui proposoit. Enfin il en étoit au savon, qu'il continuoit avec plus de persévérance, lorsqu'on lui parla de la limonade du sieur Fascio, qu'on sçait être un sel neutre avec excès d'acide aromatisé avec l'huile essentiel du citron. Il en voulut user, sans cependant abandonner le savon : il en prenoit tous les matins une assez forte dose, & par-dessus buvoit plusieurs

une grande quantité de ces substances pendant très-longtems, étoient si loin d'avoir été guéris, qu'ayant été ouverts après leur mort, on avoit trouvé leur pierre dans leur vessie; il naît de-là une autre objection: c'est qu'il est évident que les alkalis sont

verres de la limonade. Après quelque tems de l'usage de ces deux remedes, il rendit en urinant quelques fragmens de pierres. En insistant, il continua pendant plus de six mois à en rendre de tems en tems, au point qu'il se trouva parfaitement guéri. Il pouvoit aller à pied, en voiture, sans s'appercevoir de la moindre incommodité; il urinoit sans douleurs, & ses urines étoient dans leur état naturel.

L'acide de la limonade ne décomposoit-il pas le savon que le malade prenoit, & s'unissant à l'alkali caustique qui entre dans sa composition ne formoit-il pas une liqueur neutralisée telle que celle qui a servi à notre expérience? Et d'après cette guérison, ne peut-on pas raisonnablement conclure qu'on pourroit aussi la faire prendre avec autant de succès que de sécurité?

M. Narcisse se faisoit un plaisir de montrer une tabatiere pleine des fragmens pierreux qu'il avoit rendus, & est mort d'une attaque d'apoplexie plusieurs années après sa guérison.

insuffisans pour atteindre au but qu'on se propose.

A cela je réponds, que souvent on ne travaille à dissoudre ces concrétions, que lorsqu'elles sont devenues grosses, compactes, dures & unies; alors j'avoue qu'on peut ne pas avoir le succès qu'on se proposoit: néanmoins pour la plupart des malades qui même dans ces circonstances ont fait usage des alkalis, le soulagement qu'ils en ont obtenu a été si remarquable, qu'ils ont continué ensuite à vivre plusieurs années aussi dispos que s'ils n'avoient jamais eu la pierre; & à la fin ils sont morts dans un âge avancé d'autres maladies qui n'avoient pas le moindre rapport avec leurs premieres attaques de gravelle. Je pense que, de cette maniere, l'objection ne peut être que de très-peu de poids, la maxime étant dans les maladies douloureuses, que si nous ne pouvons pas guérir parfaitement, nous devons au moins

tâcher de ſoulager, & que les remedes palliatifs valent mieux que de n'en point faire & de toujours ſouffrir.

Il eſt à conſidérer que ces groſſes concrétions que l'on trouve dans la veſſie doivent leur exiſtence à une très-petite ſubſtance dure, que l'on nomme communément le noyau, qui tombe le plus ſouvent des reins dans ce viſcere, & qui y augmente peu-à-peu, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à la groſſeur d'une pierre; ce qu'il ne fait pas promptement, parce que le noyau ſe couvre inſenſiblement de nouvelles couches de matieres calculeuſes : de ſorte que cette ſubſtance eſt formée de pluſieurs couches concentriques qui reſſemblent aſſez aux feuillets d'un oignon. Comme ces différentes couches, après s'être formées, demeurent longtems inégales, c'eſt alors que les accès de la pierre ſe font vivement reſſentir. Ces accès ſont occaſionnés par l'inégalité de ces ſur-

faces, qui irritent & picottent les membranes internes de la vessie, qui sont fort délicates & fort sensibles. Lorsqu'une fois les surfaces sont devenues unies, soit par l'action de la vessie ou autrement, cette irritation douloureuse cesse; & tant que cela continue, la seule sensation qu'éprouve le malade est celle d'un poids, encore arrive-t-il quelquefois qu'elle ne se fasse pas éprouver (3). En effet, dans les

(3) L'impartialité dont je fais profession ne me permet pas de dissimuler que cet argument du Docteur Blackrie en faveur des alkalis fixes, peut malheureusement être rétorqué. Par la même raison que l'urine de ceux qui font usage de la lessive des savonniers acquiert une qualité lithontriptique propre à dissoudre les aspérités des pierres qui sont dans la vessie, & à les rendre unies, de raboteuses qu'elles étoient auparavant; ce qui est bien capable de soulager les malades: ne peut-il pas aussi se faire, par cette même raison, qu'une pierre qui étoit unie, & ne tourmentoit que peu ceux qui la portoient, devienne raboteuse & remplie d'aspérités, parce que sa surface ne sera pas précisément par-tout de la même dureté, mais qu'elle sera composée de points les uns plus durs & les autres plus solubles; ce qui fera augmenter alors les douleurs, & rendra ensuite les symptômes plus cruels? En effet, ne seroit-ce pas là la raison pour laquelle plusieurs personnes, après

obſervations rapportées ci-deſſus; quoique l'exiſtence de la pierre fut évidente dans les perſonnes qui en font le ſujet, néanmoins elles ſouffroient auſſi peu que ſi elles n'en euſſent point eu.

Pour confirmer ce fait, le Docteur DE HAEN obſerve (*) qu'il y a des exemples innombrables de ſoulagement obtenu dans les maladies calculeuſes par les ſeules forces

avoir fait uſage pendant quelque tems du remede de Mademoiſelle STEPHENS, ont éprouvé des redoublemens de douleurs ſi vifs, qu'ils ont été forcés de recourir promptement à l'opération de la taille.

Au reſte, cette réflexion que je fais uniquement parce que n'étant point enthouſiaſte, je me crois obligé de dire le pour & le contre, ne doit nullement décréditer l'emploi des alkalis fixes, & notamment de la leſſive des ſavonniers, pour la cure de la pierre & de la gravelle : bien loin de croire que ce remede puiſſe nuire, j'ai lieu de le croire au contraire très-bon; mais j'invite toujours les malades qui voudront en faire uſage à ne l'employer que d'après l'avis de Médecins inſtruits, &, autant que faire ſe pourra, ſous leurs yeux.

(*) *Ratio medendi*, p. 208, 209.

de la nature, ſans l'intervention de l'art & par des opérations qui nous ſont inconnues. Ce ſoulagement va à un tel point, que par les obſervations ſuivantes que cet Auteur a choiſies & copiées dans d'autres Ecrivains, on voit que les malades dont il y eſt fait mention n'ont jamais éprouvé d'accident néphrétique.

Un homme vécut ſans avoir jamais eu aucune douleur néphrétique, excepté les deux derniers jours de ſa vie; on l'ouvrit après ſa mort, & l'on trouva le rein droit détruit par une ſanie putride, & l'urétere droite tout-à-fait obſtruée d'une pierre (*).

On trouva de même une pierre dans le rein chez deux malades qui ne s'étoient jamais plaint d'aucunes douleurs dans cet endroit (†).

(*) *Holler. Cap. de Hydrope in Scholio.*

(†) *Bagliv. Prax. Med. Lib. I, Cap. 9.*

HERMANN-OSTERDYKE-SCHACHT, Professeur de Médecine à Leyde, contemporain & Collegue de BOERHAAVE, a rapporté comme témoin oculaire, qu'on trouva dans l'urétere d'un homme une pierre pesant quatre onces, & outre cela une de sept onces dans la vessie, & cela sans que le malade en ait jamais été incommodé (*).

HEURNIUS (†) a tiré après la mort d'un homme soixante-dix pierres d'un rein, & quatre-vingt petites de l'autre, quoique le malade ne se fut jamais plaint de néphrétique.

Un Gentilhomme portoit, sans avoir aucun symptôme qui l'indiqua, une pierre dans sa vessie, non-seulement remarquable par sa dureté & son poids, qui étoit de quatorze onces, mais encore par un trou qui la per-

(*) *Oratione Leydæ habita*, 8 *Febr.* 1735.

(†) FERNEL. *Op. Edit. Leyd. p.* 2, *Lib. VI.*

çoit d'outre en outre, & qui formoit un canal à travers duquel couloient les urines ſans obſtacle & ſans interruption (*).

Un témoin oculaire (†) rapporte que l'on trouva dans les reins d'un Conſeiller-Privé de Sa Majeſté Impériale, deux groſſes pierres peſant ſix onces, qui n'avoient jamais cauſé le moindre accident, ni donné le moindre indice de leur préſence. Le malade ne rendoit point de gravier, n'avoit pas le moindre engourdiſſement dans les jambes, ni la moindre douleur dans les lombes; & quant à ſon urine, loin de la rendre en moindre quantité, au contraire, il en rendoit trop abondamment; mais tout-à-fait limpide, pâle, & comme de l'eau commune, circonſtance qui fit devenir ſa ſoif ſi inſuppor-

(*) *Fredericus Lossius, Lib. III. Obſ. n° 53.*

(†) *Antonius de Pozzis apud Bonetum, Med. Sep. Tom. I, Lib. III, ſect. 25, cap. 6.*

table, qu'aucune boiſſon ne pouvoit l'étancher (4).

Je penſe donc que les accès & les rémiſſions alternatives de douleurs dans cette cruelle maladie, conſidérées abſtractivement & ſans avoir égard à d'autres ſymptômes qui ne s'y joignent que trop ſouvent, ne dépendent que des inégalités ou du poli de ces ſubſtances calculeuſes que renferme la veſſie; & c'eſt ce qui prouve combien il eſt avantageux de donner de ces remedes, qui em-

(4) J'ai été Médecin de M. le Marquis DE LOUBY les dernieres années de ſa vie. A l'âge de ſoixante-dix ans, il s'apperçut pour la premiere fois de ſymptômes qui pouvoient être cauſés par la préſence d'une pierre dans la veſſie; pour s'aſſurer de ſon état, il ſe fit ſonder, & en effet, on lui en trouva une. Les accidens que produiſoit cette pierre étoient ſi légers que mille malades n'y auroient fait, à ſon âge, nulle attention. Je le diſſuadois en conſéquence de ſe faire opérer; mais l'Opérateur, de ſon côté, preſſoit l'opération, & ſçut ſi bien faire, que le malade ſe rendit. Le Frere CÔME opéra M. le Marquis DE LOUBY à la mi-Septembre 1772: il lui tira une pierre de la groſſeur d'un petit œuf de poule; le malade mourut dans les vingt-quatre heures.

pêchent que les pierres ne deviennent plus grosses. Des remarques précédentes, il s'ensuit pareillement qu'il n'y a pas de remede plus efficace, ni plus prompt pour remplir cette indication, que la solution des alkalis combinés avec la chaux, ou la lessive des savonniers, pourvu qu'elle soit portée en quantité suffisante dans les parties affectées. Or l'expérience prouve qu'elle y parvient, puisque l'urine des malades qui ont pris une grande quantité de ces substances pendant un tems considérable, devient elle-même un menstrue très-puissant & propre à dissoudre les substances calculeuses qu'on y fait tremper.

Je suis sur-tout fermement persuadé que si les malades étoient assez prévoyants pour faire attention aux premieres approches de cette cuelle maladie, & pour prendre les mesures propres à en prévenir l'augmentation, qui seroient de prendre de petites quantités

de

de ſels lexiviels, dont le meilleur & le plus efficace eſt, à mon avis, la leſſive des ſavonniers, dans une grande quantité de liqueur délayante & émolliente, ayant ſoin d'obſerver en même-tems un régime convenable, & de répéter l'uſage de ces remedes de tems en tems, ſelon que les ſymptômes l'indiqueroient, on s'oppoſeroit entierement à ce que ces ſortes de concrétions puſſent devenir auſſi groſſes & auſſi dures qu'on le voit ordinairement.

Et réellement, de toutes les maladies qui affligent l'humanité, il n'y en a pas, ſelon moi, à laquelle l'avis ſuivant convienne mieux qu'à celle-ci.

Principiis obſta, ſero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras.
Sed propera; nec te venturas differ in horas;
Qui non eſt hodie, cras minus aptus erit.

Ovid. Remed. amor. *Ver.* 91.

Je penſe qu'il n'y a point d'objection à

faire contre cet avis, & qu'on ne niera point les avantages qu'il y a d'adminiſtrer à propos ces remedes, que l'expérience a montré être propres à empêcher la formation, & à procurer la diſſolution des concrétions calculeuſes, ou capables de ſoulager & de prévenir leur augmentation, ſuppoſé que ces ſubſtances ſoient déja devenues ſi groſſes & ſi dures, pour les avoir négligées dans le principe, qu'on ne puiſſe plus eſpérer d'en obtenir la diſſolution.

Et comme je ne connois aucun moyen plus efficace que la leſſive des ſavonniers, je recommande l'uſage de celle qui ſera préparée avec deux tiers de ſel alkali fixe & un tiers de bonne chaux, le tout diſſout dans ſuffiſante quantité d'eau (5). La pro-

(5) Voici une ſingularité qui a lieu d'étonner. Ce même mêlange filtré, évaporé juſqu'à ſiccité & enſuite fondu dans un creuſet, eſt, comme on ſait, ce qui conſtitue *la pierre à cautere.* Il paroîtroit donc que la pierre à cautere étendue

portion de ces ſubſtances telle que je viens de la donner, eſt celle qui par l'expérience ſixieme m'a donné une leſſive dans laquelle le fragment pierreux a été le plus promptement diſſous. C'eſt auſſi la proportion exacte de ces ſubſtances telles qu'elles entrent dans une leſſive des ſavonniers, dont fait uſage avec grand ſuccès depuis quelques années le Docteur GUSTHART, habile Médecin à Bath, dont j'ai reçu la formule ſuivante par l'entremiſe d'un de ſes amis.

Prenez huit onces de potaſſe & quatre onces de chaux ſortant du four; met-

dans de l'eau devroit faire un lithontriptique, auſſi bon que la leſſive des ſavonniers : c'eſt préciſément ce qui n'eſt pas.

J'ai jetté un fragment de pierre peſant ſix grains dans deux gros d'eau diſtillée, qui tenoit en diſſolution douze grains de pierre à cautere. J'ai mis en même-tems dans un autre vaſe un fragment de pierre peſant trente-ſix grains, dans un mélange de dix-huit grains de pierre à cautere & deux onces d'eau diſtillée. Au bout de dix jours, il n'y avoit pas la moindre apparence que ces fragmens euſſent été attaqués.

tez le tout enſemble dans un vaiſſeau de terre verniſſé ; jettez deſſus une pinte d'eau de ſource bouillante : laiſſez infuſer le tout pendant vingt-quatre heures, en remuant de tems en tems, après quoi filtrez la liqueur, qu'il faut garder pour l'uſage.

La leſſive des ſavonniers dont j'ai fait uſage avec autant de ſuccès depuis quelque tems, eſt exactement la même quant à la proportion des ingrédiens & de la quantité d'eau. Mais, comme BOERHAAVE a obſervé qu'on ne peut pas obtenir d'alkali fixe d'une ſubſtance plus propre à le donner meilleur & plus promptement que le tartre de vin, & qu'on peut ajouter à cette obſervation, que PARACELSE & VANHELMONT ont eſtimé que ce ſel eſt le premier de tous les alkalis (*), au-lieu de potaſſe, j'ai ſubſtitué le ſel de tartre ; & ſi on l'emploie immédia-

(*) *Elem. Chem. Tom. IV, p.* 53.

tement après qu'il a été bien calciné, on sera exactement sûr du degré d'acrimonie alkaline ou de la force de la lessive qu'on aura préparé avec lui. On nous apporte au contraire en grande quantité toutes les différentes sortes de potasse en gâteaux qui viennent de différens pays, de maniere qu'ayant été gardée longtems, & ayant souvent été exposée à l'air, elle s'affoiblit, comme je l'ai dit ci-devant, & dégénere de son premier état; ce qui fait qu'on ne peut pas déterminer aussi aisément le degré de force d'une lessive préparée avec elle, & conséquemment, qu'on ne peut compter si bien sur ses qualités lithontriptiques.

Comme le Docteur WHYTT a trouvé par ses expériences que la chaux d'écailles d'huîtres, lorsque ces écailles sont calcinées uniformément & à blancheur, possede une qualité dissolvante plus efficace comme menstrue, que la chaux ordinaire, en place de

celle-ci, je me ſers de la premiere pour faire ma leſſive.

On a néanmoins objecté contre l'uſage de ces remedes, que pluſieurs fois, lorſqu'ils ont été continués longtems, on en a obſervé des ſuites fâcheuſes ; à quoi je réponds, que cela ne peut arriver que lorſqu'on les a pris mal à propos, ou en trop grande quantité ; ce qui arrive ſouvent, parce que bien des gens attaqués des ſymptômes de la pierre dans la veſſie veulent ſe dépêcher d'être guéris plutôt que la nature de la maladie ne peut le permettre ; enſuite on impute au remede ce qui n'eſt dû qu'à l'indiſcrétion des malades. Si ce remede eſt adminiſtré avec prudence, je ſuis convaincu qu'il n'en réſultera jamais de mauvais effets.

Je vais donc faire les remarques ſuivantes pour guider ceux qui voudront employer ces ſubſtances.

1°. Si la maladie eſt récente, & que le malade ne ſoit attaqué que de graviers unis, ou ſi les calculs ſont petits, une petite quantité de ces remedes ſera ſuffiſante pour fondre & chaſſer ce qui ſera déja formé, & empêcher qu'il ne s'en forme davantage. On en prendra alors trente ou quarante gouttes deux ou trois fois par jour, dans une chopine d'eau de veau légere, ou quelqu'autre véhicule mucilagineux. On doit continuer l'uſage de ce remede, non-ſeulement juſqu'à ce que le malade ſe trouve parfaitement guéri; mais auſſi tant qu'il y aura la moindre apparence de graviers dans les urines, ou même auſſi longtems qu'elles continueront à dépoſer une matiere tartareuſe au fond du pot de chambre. Comme il arrive que bien des perſonnes ont naturellement des diſpoſitions propres à engendrer des graviers, il ſera bon qu'elles ſe remettent de tems en tems à l'uſage de ce remede, ſelon que les ſymptômes pourront en indiquer la néceſſité.

2°. Si après un accès violent de néphrétique, on a quelque raiſon de ſoupçonner qu'il ſoit paſſé des reins dans la veſſie une petite pierre, on en donnera une grande quantité pour hâter, autant qu'il ſera poſſible, ſa diſſolution ou ſon expulſion. Une cuillerée à caffé ou même deux, deux ou trois fois par jour, ne ſera pas, je penſe, trop conſidérable. Au reſte, comme je l'ai obſervé ci-devant, la doſe doit être réglée, augmentée ou diminuée ſelon ſes effets.

Par cette conduite prudente, je connois une perſonne qui eſt venue à bout par degrés de prendre une once par jour de cette leſſive très-forte pendant un très-longtems, dont elle s'eſt bien trouvée relativement à ſa maladie, ſans que ſa ſanté en ait rien ſouffert à d'autres égards.

3°. Si par négligence, comme je l'ai dit précédemment, ou par l'uſage de remedes

peu propres & inefficaces, les concrétions calculeuſes étoient devenues ſi groſſes, ſi compactes & ſi dures, qu'il ne fut pas poſſible d'en obtenir la diſſolution totale, alors on doit augmenter la doſe de ces ſubſtances par des degrés inſenſibles, veillant avec ſoin ſur les effets de la quantité précédente avant de procéder à une nouvelle augmentation. Je ne doute pas que par ces moyens, non-ſeulement on ne puiſſe prévenir l'accroiſſement du calcul ou de nouvelles couches, mais encore qu'on ne parvienne promptement à détruire les aſpérités de celles qui ſe ſont déja formées; par-là les malades ſeront ſoulagés d'une maniere permanente, & ſe trouveront beaucoup mieux qu'ils ne l'étoient auparavant.

4°. Dans le cas où une pierre ſera arrêtée & fermement adhérente dans les paſſages étroits qui conduiſent des reins à la veſſie, ce qui cauſe des douleurs violentes dans les

reins, & comme des coliques dans le bas ventre, accompagnées de vomissemens bilieux, de constipations opiniâtres, de strangurie, de tenesmes, &c. On doit éviter avec beaucoup de soin les alkalis & autres remedes irritans : toutes les substances lithontriptiques doivent être évitées dans tous les accès violens de cette maladie, jusqu'à ce qu'ils soient finis ; & même on doit discontinuer l'usage de ces substances, lorsque les mêmes accès reparoissent quelque tems après avoir cessé, parce que ces substances étant très-irritantes, elles pourroient causer des constrictions douloureuses, des hémorragies & des inflammations.

5°. Lorsqu'on administre ces remedes, il faut avoir beaucoup d'égard à la différente constitution des malades, pour en ordonner une quantité convenable. Les personnes qui ont la fibre lâche, qui sont grasses & phlegmatiques, doivent en prendre davantage ;

les autres en prendront moins. Celles dont les fluides abondent en pituite & en viscidités, peuvent en prendre plus hardiment que celles dont le tempérament est bilieux. Il faut prendre garde aussi aux différens degrés de sensibilité ; car ceux qui en prenant ces substances, ne sentent pas de grandes irritations douloureuses, doivent en augmenter la dose, s'ils veulent obtenir les succès qu'ils en attendent. Ceux, au contraire, à qui elles causent des douleurs considérables, doivent en diminuer la quantité & en continuer l'usage plus longtems ; ces personnes pourroient aussi mieux s'accommoder de remedes alkalis plus doux, comme du savon & de l'eau de chaux.

6°. Il se trouve d'autres personnes qui, par une antipathie dont on ne peut rendre raison, ne peuvent souffrir la moindre dose de ces substances âcres & alkalines : il faut essayer d'autres méthodes avec ces malades, & leur

donner d'autres remedes que l'expérience a prouvé convenir & ſoulager dans ces ſortes de cas.

Quant à leur choix, je renvoie actuellement aux Ecrivains qui ont traité de la Médecine pratique.

J'aurois maintenant communiqué ici d'autres remarques relatives à ce ſujet, telles que ma propre obſervation me les a fournies, ou que je les ai appriſes des autres ; mais le mauvais état de ma ſanté, & d'autres occupations néceſſaires, m'ont même empêché de finir ce petit Traité dans le tems, & de la maniere que je me l'étois d'abord propoſé. Comme on m'a vivement ſollicité de ne pas différer plus longtems à donner mes obſervations au Public, & ſçachant que beaucoup de perſonnes ont dit que ce petit Ouvrage leur feroit d'une grande utilité, j'ai cru qu'il étoit à propos

de me rendre à leurs desirs ; & je promets de publier, aussi-tôt que je le pourrai, tout ce que j'apprendrai par moi-même ou par d'autres de relatif à cet objet.

La seconde Partie contiendra principalement des remarques sur la nature & la propriété des alkalis fixes ; sur les indications auxquelles on doit faire attention dans les différens degrés de cette maladie ; sur les différens symptômes qui accompagnent chaque paroxisme particulier ; sur la conduite que les malades doivent tenir selon leur âge, leur différente constitution, leur tempérament & leurs habitudes particulieres : enfin sur les secours qu'il est nécessaire d'employer pour soulager les malades qui ne peuvent pas prendre les substances alkalines, & dans les circonstances où les remedes stimulans, âcres & diurétiques non-seulement ne conviennent pas ; mais peuvent même être suivis d'accidens fâcheux.

Je remplirai ces vues avec le plus grand plaiſir, parce que je penſe par-là déſabuſer le Public, & empêcher les malades de ſe ſoumettre à ces traitemens peu convenables qui leur ſont ſouvent offerts par les gens à ſecrets.

Au moyen de mes conjectures & de mes expériences chymiques, j'étois déja bien avancé dans ma beſogne, & la plus grande partie de ce Traité étoit imprimée, lorſque j'eus une occaſion de pouſſer mes recherches plus loin, & de m'aſſurer par autorité de ce que je n'avois encore avancé que ſur des probabilités.

Le Docteur CHITTICK ne peut s'empêcher d'avouer que c'eſt de ſon frere qu'il a hérité du remede qu'il adminiſtre. Or j'ai appris par une lettre d'Irlande, que c'eſt du Général DUNBAR que ſon frere le tenoit.

Voici la recette originale telle que je l'ai reçue.

Prenez une cuillerée à caffé de la plus forte lessive des savonniers mêlée dans deux cuillerées à bouche de lait, une heure avant de déjeûner, & le soir en se mettant au lit. Avant que de prendre ce remede, prenez une soupe au lait, & immédiatement après, prenez-en une autre.

Si vous trouvez que pendant deux ou trois jours cela passe bien, vous pourrez augmenter d'une demi-dose.

Ce détail s'accorde exactement avec ce que j'avois appris précédemment d'une autre personne.

Maintenant que j'ai rendu public ce secret, & que j'ai mis entre les mains de tout le

monde, des grands & des petits, ce remede que je crois être de la plus grande efficacité contre la plus douloureuſe de toutes les maladies, je m'arrête en faiſant l'agréable réflexion que j'ai contribué en quelque choſe au bonheur de l'humanité.



RECHERCHES



RECHERCHES

SUR LES REMEDES

CAPABLES DE DISSOUDRE

LA PIERRE ET LA GRAVELLE.

DANS la premiere Partie de ce Traité, publiée en 1766, j'avois promis de communiquer le plutôt qu'il me seroit possible quelques remarques ultérieures relatives à ce sujet, telles que mon observation, ou les rapports d'autres personnes, auroient pu me les fournir.

Mais comme les mêmes causes qui m'empêchoient de finir ce Traité de la maniere

que je me l'étois proposée, existent encore, & sont accompagnées d'un surcroît d'infirmités, je pense que cela me servira d'apologie pour n'avoir pas plutôt tenu ma promesse, & pour la briéveté & l'imperfection qu'on pourra peut-être me reprocher.

Je considérerai le mieux qu'il me sera possible,

1°. En quelle quantité la lessive des savonniers peut être prise avec sûreté; quels sont les différens degrés ou périodes, les différens symptômes ou les différentes circonstances qui font présumer que les malades attaqués de pierre ou de gravelle dans les reins ou la vessie, obtiendront plus ou moins de succès de son usage.

2°. Quels sont les moyens qu'on peut employer pour diminuer les symptômes dangereux & douloureux qui peuvent se ren-

contrer dans le cours de cette maladie, lorsque non-seulement la lessive des savonniers, mais encore les autres remedes stimulans, sont nuisibles & dangereux pour des malades qui, dans d'autres tems, pourroient les prendre, non-seulement avec sûreté, mais même avec succès.

Les différens degrés ou périodes auxquels on doit faire principalement attention dans cette maladie, sont les suivans :

1°. Dans le premier degré, le malade est tourmenté par l'existence d'un sable ou gravier concret; mais si fin qu'il peut le rendre aisément, & même sans s'en appercevoir, par l'aide de la nature, sans le moindre concours de l'art.

2°. Dans le second, ces concrétions sont d'une telle grosseur, qu'elles peuvent être rendues par les efforts de la nature, sans

l'aſſiſtance de l'art, mais non pas ſans peine ni ſans autre ſymptôme incommode.

3°. Dans le troiſieme, ces concrétions ſont aſſez groſſes pour ne pouvoir être chaſſées ſans le ſecours de l'art : elles ne le ſont pas cependant aſſez pour ne pouvoir être rendues ſans avoir été précédemment diminuées.

4°. Dans le quatrieme, elles ſont aſſez conſidérables pour qu'on ſoit obligé de travailler à leur diminution & leur diſſolution avant que de pouvoir les rendre.

Lorſqu'on rend par les urines du gravier ou ſable rouge, c'eſt un ſymptôme que l'on ſuppoſe indiquer évidemment le commencement du premier période de cette maladie.

Cependant, comme j'ai connu pluſieurs perſonnes qui ont rendu de ces ſubſtances

en grande quantité pendant plusieurs années, sans le moindre inconvénient, ni aucuns mauvais effets, je pense que ces concrétions ne sont pas d'une nature calculeuse.

Lorsqu'on regarde ce sable à l'aide du microscope, on découvre que c'est un amas de petites substances transparentes assez semblables à de petits fragmens de grenat. C'est ce qui me fait croire qu'on doit attribuer leur existence à l'attraction & à la crystallisation des sels de l'urine, & que s'il n'y a pas d'autres causes qui s'y joignent, ces substances ne peuvent jamais devenir plus grosses.

Pendant que l'on continue à rendre de ce sable, il est à remarquer qu'on le voit fort souvent adhérer aux côtés & au fond du vase qui contient l'urine, sous la forme d'un sédiment rouge. Il est vraisemblable que ce sédiment est occasionné, parce que ces sels se précipitent avant que d'avoir le tems de se

former en cryſtaux; car on obſerve fréquemment ce ſédiment dans les maladies aigues, ſur-tout dans celles qui ſont intermittentes, ſans qu'il y ait eu précédemment ou qu'il y ait par la ſuite des ſymptômes de gravelle.

On remarque de plus, que les perſonnes qui ſont d'un tempéramment ſanguin & dont les ſolides ſont forts & élaſtiques, rendent fort ſouvent de ce ſable, & que tant qu'elles ſont dans le même état, elles ſont très-rarement ſujettes à la gravelle. C'eſt en effet une obſervation générale, que ceux qui ſont ſujets à cette maladie, ont naturellement, ou acquierent par leur maniere de vivre ou autres circonſtances, de la laxité & de la foibleſſe dans la texture de leurs ſolides; ce qui fait que par défaut de leur action ſur les fluides, ces derniers ſont chargés d'un phlegme froid & épais, & par conſéquent donne lieu à des ſtagnations & à des concrétions contre nature.

On obſerve généralement que ceux qui ne rendent qu'un gravier rouge, n'ont jamais la pierre, & cette obſervation peut être fondée vraiſemblablement ſur une expérience univerſelle, par les raiſons que je viens de dire.

D'un autre côté, je crois que l'excrétion d'un petit gravier opaque & brun eſt un ſigne certain du premier degré de cette maladie; tant que le malade rend cette ſubſtance, il ſe dépoſe au fond & aux côtés du vaiſſeau une matiere ſablonneuſe ſi tenace, qu'il eſt difficile de l'enlever, de la même couleur & de la même ſubſtance que le gravier, mais ſans être concrette.

L'opacité de ces concrétions eſt un ſigne qu'elles abondent en particules terreuſes, & leur ténacité prouve qu'elles contiennent en grande quantité un *medium* propre à les unir.

Quoi qu'il en ſoit, il arrive ſouvent que

la nature est si prévoyante, que les symptômes qu'on a lieu d'attendre en conséquence de ces substances contenues dans les urines, ne paroissent point.

J'ai moi-même connu plusieurs personnes qui ont rendu souvent une grande quantité de pareilles substances pendant plusieurs années, sans ressentir ni douleurs, ni aucune incommodité, & que par rapport à cela, on avoit de la peine à persuader qu'il y eût pour l'avenir quelques inconvéniens à craindre (6).

(6) Il n'y a personne qui ne rende plus ou moins de substance terreuse dans ses urines. Cette terre, qui se sépare dans les voies urinaires, ne peut jamais former de pierre, qu'il ne se trouve une matiere propre à les unir : un pareil événement ne se rencontre que dans les cas où les fluides abondent en viscidités, & peut-être même encore en viscidités d'une nature particuliere. Je connois un octogénaire qui depuis plus de vingt ans rend, tant par les urines que par les selles, une matiere terreuse, en si grande abondance, que s'étant donné l'amusement de la ramasser, il en a formé plus de cinquante petits pains ronds de deux pouces & demi ou trois pouces de diametre, de huit ou dix lignes d'épaisseur, & pesant environ deux onces. Cette

Dans ces circonstances, il ne faut pas se presser d'administrer à ces malades des remedes stimulans; car cet office rendu mal-à-propos peut leur causer bien des symptômes douloureux, qui autrement n'auroient point existé. Cependant, comme les opérations

substance terreuse, dont ces petits pains sont formés, est blanche comme de la craie, & un peu onctueuse au toucher. Comme ils sont solides, & ne peuvent se casser qu'à l'aide de percussions un peu fortes, il est naturel de penser que chaque molécule terreuse a un peu de mucosité qui lui est adhérente; sans cela, au moindre choc ces petits gâteaux se casseroient comme de la craie ou comme du blanc d'Espagne, ce qui n'arrive pas. Cependant, comme la personne qui les rend, quoiqu'âgée, n'est sujette ni à la gravelle, ni à la pierre, ni même à la goutte, on doit croire que ses humeurs ne sont pas assez viscides, ou que la viscidité qu'elles contiennent n'est pas de la condition requise pour former des concrétions pierreuses, ou des nodosités de goutte. Quoi qu'il en soit, j'ai jetté dans une demi-once environ de lessive des savonniers un fragment d'un de ces petits gâteaux que je me suis procuré, pesant sept grains: deux heures après, il étoit déja réduit comme en mucilage; & le lendemain je l'ai trouvé dissout en entier. J'ajouterai que cette même substance terreuse jettée dans du vinaigre distillé & dans de l'esprit de vitriol, n'a causé aucune effervescence.

ſalutaires de la nature ſont ſouvent troublées par une mauvaiſe maniere de vivre, je penſe qu'on doit avertir ces malades de la néceſſité abſolue qu'il y a pour eux d'obſerver un régime exact, quant à ce qui regarde leurs alimens, & les remedes qu'ils doivent prendre. Les uns & les autres doivent conſiſter dans des ſubſtances douces, lubrefiantes & rafraîchiſſantes, pour prévenir toute irritation douloureuſe; pour la même raiſon, ils ne doivent prendre aucun exercice violent ni fréquent.

Néanmoins, ſi malgré tout le ſoin poſſible, il ſurvient des ſymptômes qui paroiſſent dangereux, c'eſt alors qu'il devient néceſſaire d'employer les ſecours de l'art.

Ces ſymptômes ſont des retours fréquens de douleurs violentes dans le dos & dans les lombes, accompagnés de maux de cœur conſidérables, de vomiſſemens bilieux, d'irri-

tations continues & douloureuſes, & fort ſouvent d'efforts inutiles que les malades font pour uriner.

Tels ſont les ſignes indubitables qui indiquent l'exiſtence de concrétions trop groſſes pour pouvoir être rendues avec facilité ; & par conſéquent que cette maladie eſt à ſon ſecond degré.

Quoi qu'il en ſoit, il arrive quelquefois même à ce période, qu'après beaucoup de douleurs, les forces de la nature ſuffiſent pour procurer la ſortie de ces concrétions.

Mais comme il y auroit ſouvent de l'inconvénient & même du danger à ſe repoſer ſur elles, je penſe qu'il ſera bon de faire intervenir les ſecours de l'art pour obtenir l'évacuation de ces ſubſtances avant qu'elles ſoient devenues trop groſſes pour pouvoir paſſer. Par ces moyens, on évitera la diffi-

culté & l'ennui qu'il y a à les brifer & à les diffoudre; & de plus, les périodes fubféquens & dangereux de cette maladie.

C'eft pourquoi les malades qui font à cet état doivent obferver un régime propre à fortifier leurs folides, & à atténuer leurs fluides, puifque, comme on l'a déja obfervé, la laxité & la foibleffe des folides, & par conféquent la vifcidité des fluides, font le plus communément les caufes prédifpofantes des concrétions calculeufes.

Quant aux médicamens, on doit d'abord effayer ceux qui font modérément diurétiques, unis avec les relâchans, les rafraîchiffans & les anodins, pour prévenir les irritations douloureufes & exceffives.

Si ces remedes paroiffent infuffifans pour procurer la fortie de ces concrétions, on pourra donner avec fuccès ceux qui font

plus ſtimulans & plus diurétiques, & même les alkalis fixes, ſi les ſymptômes exiſtans ne s'oppoſent point à leur adminiſtration.

Le piſſement de ſang eſt un des ſymptômes qui doivent empêcher l'adminiſtration de la leſſive des ſavonniers, ou de tout autre remede diurétique & trop ſtimulant ; à moins que ce ne ſoit avec la plus grande précaution.

Ce ſymptôme eſt très-fréquent lorſqu'on eſt attaqué de la pierre ; & l'on doit y faire une attention particuliere, parce qu'il indique certainement que les concrétions qui l'occaſionnent, non-ſeulement ſont trop groſſes pour pouvoir ſortir aiſément, mais encore qu'elles ſont dures, raboteuſes & garnies de pointes. Il faut avouer que ce ſymptôme eſt très-dangereux, puiſque ſi on ne le guérit promptement, il peut occaſionner des ulceres difficiles à guérir, &

peut-être même incurables dans les voies urinaires. En effet, on a quelquefois trouvé à la ſuite de ce ſymptôme qui avoit duré long-tems, les reins preſque conſumés, & convertis en une ſanie purulente.

Si les malades dans ces circonſtances rendent leur urine immédiatement après que le ſang s'eſt extravaſé dans les voies urinaires, on s'appercevra clairement de ce ſymptôme; mais ſi cette évacuation n'arrive que long-tems après, les ſignes ſeront bien différens.

La partie craſſe du ſang, en ſéjournant longtems dans la veſſie, ſe coagule en des ſubſtances tantôt d'une texture fibreuſe, tantôt de conſiſtance granuleuſe; alors ſa couleur rouge ſe change en couleur brune foncée : de ſorte que l'urine elle-même prend une nuance foncée, & dépoſe un ſédiment qui reſſemble exactement au caffé en poudre,

ſans qu'on y découvre la moindre apparence de ſang.

Lorſque ce ſymptôme ſe manifeſte, on ne doit point adminiſtrer de préparations lexivielles ou alkalines, à moins que ce ne ſoit en ſi petite quantité qu'elles ne puiſſent pas produire de violentes irritations, ou qu'elles ne ſoient corrigées par d'autres remedes qui mettent un frein ſuffiſant à leur qualité irritante.

J'ai vu la leſſive des ſavonniers, avec ces précautions, donnée fort avantageuſement même pendant ces ſymptômes, & j'ai appris qu'un malade qui en ſouffroit depuis long-tems, étoit enfin venu à bout de s'en guérir par la leſſive des ſavonniers, en même-tems que les autres accidens qui indiquoient certainement l'exiſtence d'une pierre dans la veſſie, perdoient auſſi à meſure de leur intenſité.

Il arrive de plus quelquefois, que les frottemens continus & douloureux que font éprouver aux parois internes des voies urinaires des calculs gros & raboteux, les dépouillent d'une partie de cette mucosité qui a été destinée par la nature à les lubrefier & à empêcher qu'elles ne fussent sensibles à l'acrimonie des urines. Il naît de là des irritations fréquentes, accompagnées d'efforts douloureux & souvent inutiles pour uriner; on sent que les constrictions inflammatoires dans ces parties, qui sont la suite des irritations précédentes, doivent retarder beaucoup, si même elles n'empêchent pas tout-à-fait la guérison de ces symptômes.

Lorsque je suis appellé pour des malades attaqués de ces sympômes compliqués, je leur fais tirer sur le champ une aussi grande quantité de sang, que leurs forces peuvent le permettre, dans la vue de désemplir leurs vaisseaux, qui doivent être trop distendus par

par les retours fréquens des ſymptômes précédens, & qui par conſéquent ſont plus ſujets à être déchirés & bleſſés par le frottement que ces corps durs leur font éprouver avec leurs aſpérités.

Après cela je penſe que ſans attendre plus long-tems, on doit leur adminiſtrer la leſſive des ſavonniers avec les précautions convenables, comme le moyen le plus efficace pour détruire la cauſe de cet accident.

Pour empêcher que le long uſage d'une ſubſtance ſi âcre, ne cauſe de fortes irritations, je ſuis d'avis qu'on employe d'abord ſes préparations les plus foibles, & même qu'on les uniſſe à d'autres remedes qui par expériences ſe ſont trouvés propres à calmer ces ſymptômes : en même-tems on obſervera un régime le plus propre à fortifier les ſolides, à atténuer les fluides & à faciliter la ſortie des ſubſtances qui cauſent la maladie.

Les remedes propres à remplir ces vues ſont les ſubſtances douces, mucilagineuſes, rafraîchiſſantes & anodines, telles que les mauves, les guimauves, la régliſſe, les amandes douces, la graine de lin, l'orge & les autres ſubſtances de pareille nature : les eſpeces de gommes qui ſe diſſolvent aiſément & en totalité dans l'eau, comme la gomme arabique, la gomme du Sénégal, la gomme adragant & les autres : les ſubſtances gélatineuſes, telles que les décoctions ou bouillons préparés avec la chair des jeunes animaux, comme poulets, veaux & agneaux : les gelées faites avec les ſubſtances animales & végétales, comme avec les rapures de corne de cerf & d'yvoire, le talc, les pieds de veau, le ſagou & le ſalep; à quoi on peut ajouter les ſubſtances huileuſes, comme l'huile d'amandes douces récemment tirée, & ſans feu, celle de graine de lin, le blanc de baleine, &c.

Toutes ces ſubſtances ou leurs différentes préparations peuvent être preſcrites, ſoit comme aliment, ſoit comme médicament ſous les formes & quantités les plus agréables & les plus convenables; ſi les malades ont la fiévre, on y ajoutera du nître; & ſi en même-tems l'excès de l'irritation les fait beaucoup ſouffrir, alors il ſera néceſſaire d'en venir aux anodins & même aux opiats.

Quant à ce qui regarde les formules particulieres que l'on preſcrit dans ces ſortes de cas, je penſe qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en donner ici des exemples; parce je ne doute point que pour peu qu'on ait vu de malades attaqués de la pierre, on n'en ait ſous la main une grande variété.

Tant que le malade continue à piſſer du ſang, il ne doit faire que peu ou même point d'exercice, parce que tout mouvement peut

causer de l'irritation, & occasionner de nouveaux déchiremens dans les parties.

Si, malgré toutes ces précautions, ce symptôme continue, il faut avoir recours aux différentes especes d'astringents & de stypiques. Les astringents, en resserrant & fortifiant les vaisseaux; & les styptiques, en bouchant & agglutinant leurs ouvertures, seront fort efficaces pour arrêter ce symptôme.

Comme l'*uva-ursi*, ou bousserolle, est une plante astringente, je la préfere à toutes les autres de cette classe pour ce symptôme particulier, tant à cause de l'expérience que j'ai de son efficacité singuliere, que parce que beaucoup de Médecins dignes de la plus grande confiance certifient ses excellentes qualités.

Le célebre Docteur de Haen en particulier a éprouvé son efficacité surprenante

en nombre d'occasions, pour adoucir la violence non-seulement de ce symptôme, mais aussi des autres qui se rencontrent dans le cours de cette déplorable maladie. Ce Médecin annonce que cette plante, sur-tout si on l'associe avec les opiats, produit les effets les plus salutaires dans tous les degrés de cette maladie, quelque compliquées ou menaçantes que soient les circonstances, à moins que ce ne soit dans des cas où la lithotomie elle-même ne seroit peut-être pas suivie de succès (*). Ce Docteur pense que trente grains de ces feuilles pulvérisées, données deux ou trois fois par jour, & continuées pendant un tems considérable, sont une quantité suffisante pour obtenir tous les avantages qu'on peut en attendre.

Cependant je crois qu'on peut donner le double de cette dose, & même qu'on peut encore se servir en même-tems d'une infu-

(*) *Ratio medendi, Lugd. Bat.* 1761.

ſion, ou plutôt d'une décoction d'une once de ces feuilles dans l'eſpace de vingt-quatre heures.

Si l'hémorragie eſt opiniâtre & conſidérable, malgré tous les efforts que l'on fait pour l'arrêter, on a raiſon de s'attendre qu'il ne tardera pas à ſe former des ulceres dans les voies urinaires.

On ſera certain de l'exiſtence de ces ulceres, ſi le malade rend du pus & des portions membraneuſes avec ſes urines, qui en même-tems ſont d'une odeur très-fétide.

Dans ces circonſtances, il faut aſſocier aux remedes précédens les baumes naturels & les eſpeces les plus douces de réſines thérébentinées.

Quant à ce qui regarde les ſubſtances naturellement balſamiques, le baume de

copahu, à cauſe de ſes vertus douces, purgatives, & diurétiques, contribue beaucoup à faciliter la ſortie des ſubſtances calcaires, dures & remplies d'aſpérités; & par ſes propriétés vulnéraires & balſamiques, on a des raiſons de croire que non-ſeulement il arrêtera l'hémorragie, mais encore qu'il pourra guérir les ulceres qui en auront été les ſuites (*).

Pour les remedes qui ſont plus puiſſamment aſtringents, le kinkina & les ſtyptiques vitrioliques, ſi on les adminiſtre conjointement, & qu'en même-tems on leur aſſocie des opiats, pourront arrêter très-efficacement, non-ſeulement cette hémorragie, mais auſſi toute autre de quelque partie du corps qu'elle provienne, & quelle que ſoit ſa cauſe.

(*) *Vid. Pharmacopœia extemporanea, Authore* THOMA FULLER, *M. D. ſub formulis Mixturæ balſamicæ & Mixturæ balſamicæ nephriticæ.*

Pour arrêter néanmoins ce flux de ſang, & guérir les ulceres qu'il peut avoir produits, je recommande l'uſage de cette racine qu'on nous apporte en grande quantité du Bréſil ſous le nom de *pareira brava*, non-ſeulement parce que les expériences répétées ont prouvé que c'étoit un puiſſant diurétique ; mais de plus, parce que c'eſt un remede fort efficace pour atténuer la viſcidité des humeurs (*).

Juſqu'à préſent je n'ai conſidéré cette hémorragie que comme cauſée par l'exiſtence de concrétions calculeuſes dans les reins & leurs conduits excrétoires; mais ces ſubſtances une fois tombées dans la veſſie, ſi elles ne ſont pas rendues promptement & en totalité, bientôt elles ſeront trop groſſes pour ſortir, & alors la pierre exiſtera dans la

(*) *Vid. Tractatus de Materia Medica, Authore* STEPHANO FRANCISCO GEOFFROY, *M. D. Tom. II, p.* 21. *Ed. Pariſiis, an.* 1741.

veſſie, & produira ces fâcheuſes conſéquences.

Mais ſi par l'uſage des remedes dont on a parlé ci-deſſus ou autres de la même eſpece, le piſſement de ſang vient à ceſſer, il faudra travailler ſur le champ à en détruire la cauſe. Pour cet effet, je penſe que rien ne ſera plus efficace que la ſolution des ſels alkalis fixes dans l'eau ou la leſſive des ſavonniers.

Je ſuis intimement perſuadé que ſi on la donne alors en petite quantité, & qu'on en ménage les doſes ſelon que les différens ſymptômes & les circonſtances le requerreront, on pourra toujours en obtenir beaucoup davantage, même dans les plus fâcheux périodes de cette maladie.

Cependant, pour rendre ces ſuccès en-

core plus certains, il faut que les malades, pendant ſon uſage, obſervent le régime le plus exact quant à leur nourriture & leur exercice. Pour ce qui regarde ce dernier article, ils peuvent aller à cheval, en voiture ſur des chemins difficiles, courir & danſer, pourvu que cela ne leur cauſe point d'irritations trop douloureuſes.

Mais quelque doux que ſoit un exercice, s'il excite de pareilles irritations, le malade doit ſe le défendre; car ſi d'un côté, cet exercice peut faciliter la ſortie des concrétions calculeuſes; de l'autre, il peut occaſionner les ſymptômes les plus dangereux.

Si l'hémorragie ne cede pas aux remedes preſcrits ci-deſſus, je recommande depuis trente juſqu'à ſoixante gouttes de la leſſive dont j'ai parlé dans la premiere Partie de cet Eſſai, à prendre deux ou trois fois par jour dans une chopine d'apozême mucilagineux

composé en plus grande partie avec la bousserolle & le *pareira brava.*

On peut se modeler pour les remedes qui conviennent dans ce cas sur la décoction suivante.

Faites bouillir des feuilles de bousserole & des racines de *pareira brava*, de chaque six gros; de racines de guimauve & de réglisse, de chaque trois gros; deux gros de gomme arabique & un gros de graine de lin dans trois pintes d'eau, jusqu'à ce que cela soit réduit au quart : on passera la liqueur, on l'adoucira avec du sirop de pavot blanc, ou du sirop de guimauve.

Je ne doute point que ces remedes ne servent beaucoup à supprimer le pissement de sang, si on les donne à la distance de deux heures avant & après les repas, surtout si de tems en tems on leur associe des

opiats en aſſez grande quantité, ſoit pour prévenir, ſoit pour calmer les irritations fréquentes & douloureuſes.

Il arrive quelquefois que les doſes d'opium néceſſaires pour produire ces effets, cauſent des conſtipations exceſſives & opiniâtres : dans ce cas, il faut avoir recours aux remedes que l'expérience a démontré être les plus efficaces pour procurer l'évacuation des matieres endurcies, & il faudra les répéter toutes les fois qu'il ſera néceſſaire.

Il ſe rencontre auſſi des perſonnes qui ne peuvent ſupporter l'opium, même en petites doſes, ſur-tout s'il en faut continuer l'uſage long-tems ; ce remede leur donne des maux de cœur, & les fait vomir. Je voudrois qu'on leur fît prendre en place d'opium une eſpece de ſel préparé avec le borax, qu'on appelle le ſel ſédatif, & qui, ſelon ce que j'ai appris, produit les mêmes

bons effets, ſans en avoir les inconvéniens, ſi on le donne à la quantité de trois grains.

Parmi les ſymptômes qui pendant leur durée demandent une égale précaution dans l'adminiſtration de la leſſive des ſavonniers, & auſſi de tout autre remede diurétique ſtimulant, il faut particulierement faire attention au ſuivant.

Dans les accès de néphrétique, ſi les concrétions calculeuſes qui, dans le principe, ſont formées dans les reins ſont groſſes & dures, il arrive ſouvent qu'étant chaſſées du baſſinet, elles ont de la peine à paſſer, & s'engagent dans les uréteres, ces conduits étroits dont le ſentiment eſt ſi exquis, & qui ſont ſi irritables, par leſquels l'urine paſſe des reins à la veſſie. L'obſtruction que ces calculs y occaſionnent excite des contractions ſpaſmodiques dans ces parties & les voiſines, qui peuvent produire preſque tous

les ſymptômes ſuivans, enſemble ou ſéparément.

Des douleurs poignantes dans le dos & les lombes, qui reſſemblent ſi fort à celles qui dépendent des rhumatiſmes, qu'à moins qu'on ne faſſe une attention ſérieuſe aux ſymptômes qui les ont précédés & qui les accompagnent, on ne peut pas les en diſtinguer.

Il faut cependant avouer que les actions de flexion & d'extenſion peuvent en quelque ſorte ſervir à diſtinguer ces maladies l'une de l'autre, d'autant plus que l'on obſerve ſouvent que ces mouvemens ne peuvent s'exécuter qu'avec douleur & difficulté dans les rhumatiſmes, tandis qu'il n'en eſt pas de même dans les douleurs néphrétiques.

Des douleurs ſi violentes dans le basventre, qu'on les prend ſouvent pour des

accès de colique; mais les perſonnes qui ont le diſcernement plus juſte, les appellent aſſez convenablement colique néphrétique.

De grands maux de cœur, accompagnés de vomiſſemens bilieux ſi énormes & ſi continus, qu'ils empêchent les malades de retenir ni nourriture, ni médicament.

Une conſtipation opiniâtre qui étant ſouvent accompagnée de douleurs violentes dans le bas-ventre, eſt regardée comme produite par une inflammation des inteſtins, & trop ſouvent traitée d'une maniere peu convenable d'après cette ſuppoſition.

De la ſtrangurie, du téneſme ou des irritations fréquentes & douloureuſes, & des efforts inefficaces pour uriner ou pour aller à la ſelle.

Tous ces ſymptômes arrivent communé-

ment lorſque les uréteres ſont bouchées par ces ſortes de ſubſtances, même quoiqu'elles ſoient unies; ſi par haſard elles ſe trouvent raboteuſes & remplies d'aſpérités, & qu'elles y reſtent quelque tems, non-ſeulement les ſymptômes précédens augmenteront; mais encore il s'en manifeſtera d'autres plus effrayans encore, tels que des irritations & des conſtrictions plus fréquentes & plus douloureuſes, la rétention totale des urines, une conſtipation plus opiniâtre, & même preſqu'inſurmontable, des ruptures plus fréquentes de gros vaiſſeaux ſanguins, & conſéquemment des hémorragies plus conſidérables. Si on ne remédie pas promptement à ces ſymptômes, ils ſe termineront par des inflammations, des ulceres, la gangrenne & la mort (7).

(7) Dans ces circonſtances mêmes, la mort du malade peut être la ſuite d'une fievre cauſée par le reflux des urines dans la maſſe du ſang. J'ai vu ce cas arriver en la perſonne d'un Frere Capucin de la rue Saint-Jacques, nommé le Frere MARTIN, dont j'ai fait l'ouverture du cadavre en préſence de

S'il

S'il est évident qu'il ne faut point administrer les alkalis fixes, ni autre remede diurétique & fort stimulant aux malades qui sont dans ces circonstances, il ne l'est pas moins qu'il est utile de suivre alors une méthode contraire, & de leur faire prendre des remedes émolliens, adoucissans, lubré-

M. CHOMEL, M. D. le Mercredi 27 Juin 1762. Ce Frere, attaqué d'une colique néphrétique des plus cruelles, avoit passé les huit derniers jours de sa vie sans rendre une seule goutte d'urine. Je trouvai les deux uréteres tout-à-fait obstrués; le droit, par la présence d'un calcul de la grosseur & de la longueur du pouce, (il y a apparence que cette obstruction datoit de loin; & le gauche, par une multitude de petits graviers de la grosseur de pois. Les matieres pierreuses obstruoient les uréteres, de façon qu'il ne pouvoit y couler une goutte d'urine. Le reste des uréteres étoit extrêmement dilaté, ainsi que les bassinets, & ces canaux étoient remplis d'urine.

Je trouve sur mes *Adversaria*, qui me fournissent cette note, que le sujet de cette observation avoit soixante ans; qu'il étoit depuis très-longtems attaqué d'asthme, & qu'il avoit au moins l'épaisseur de trois doigts de graisse sur tout le corps; surabondance de graisse que j'ai observée sur plusieurs cadavres de gens attaqués pendant leur vie de maladie qui gênent la circulation du sang & la liberté de son mouvement.

ſians, relâchans, anodins, & conſéquemment propres à faciliter la deſcente de ces calculs dans la veſſie.

Je ſuis donc d'avis que les malades attaqués de ces accidens ſoient ſaignés ſur le champ, autant que leur âge & leur force pourront le permettre. J'ai ſouvent obſervé que ce remede produit un tel degré de relâchement, que les ſubſtances qui cauſoient l'obſtruction ont été pouſſées ſi vîte dans la veſſie par les efforts de la nature, que le malade a paſſé, comme par enchantement, de l'état le plus douloureux à l'état le plus tranquille.

Si la ſaignée ſeule n'a point de ſuccès, il faudra avoir recours à d'autres remedes, ſelon que les différens ſymptômes & les circonſtances le requerront.

Entre ces remedes, je n'en connois point

qui ſoit plus propre à procurer un ſoulagement ſubit que l'opium. Ce remede ordinairement procure du ſommeil, pendant lequel les irritations douloureuſes ſont ſuſpendues, ce qui cauſe un relâchement qui permet aux calculs qui étoient reſtés dans les uréteres nonobſtant la ſaignée, de deſcendre dans la veſſie.

Pour confirmer les ſalutaires effets de l'opium dans cette maladie, il eſt remarquable que le célebre Docteur HARVEY, celui à qui l'on doit la découverte de la circulation du ſang, ſe délivra d'un accès de néphrétique très-violent en prenant une grande quantité de *laudanum* liquide; ce qui lui fit rendre de très-groſſes pierres pendant ſon ſommeil (*).

Si dans cet état de la maladie ni les ſaignées, ni les opiats ne réuſſiſſent point, il

(*) PITCAIRN, *Elementa Medicinæ, cap. de Calculo.*

faudra faire une attention particuliere aux maux de cœur & aux vomiſſemens bilieux, qui ſont à beaucoup d'égards autant d'efforts que fait la nature pour ſe débarraſſer de ces ſubſtances qui bouchent les voies urinaires.

C'eſt pourquoi, loin d'arrêter ſur le champ ces vomiſſemens, il faut encore les augmenter par une grande quantité de boiſſon tiede émolliente & délayante. Cette méthode peut procurer un double avantage; la nature ſera d'abord aidée dans les efforts qu'elle fait pour chaſſer les calculs, & l'eſtomac ſe délivrera d'un poids d'humeurs bilieuſes, âcres & viſqueuſes; ce qui le rendra plus propre à recevoir & retenir les autres médicamens.

Si cependant les vomiſſemens ne procuroient pas l'effet qu'on en attend, & continuoient avec la même violence, il faudroit travailler à les arrêter. Je ne connois rien

de plus efficace pour cet effet qu'un julep fait avec le ſel d'abſynthe & le ſuc de limon dans un véhicule ſtomachique, auquel on aſſocie des opiats, que l'on donne dans le moment de l'efferveſcence.

La conſtipation opiniâtre n'eſt que trop ſouvent un ſymptôme qui accompagne cette maladie lorſqu'elle eſt à ce degré. Si on ne la fait paſſer promptement, elle peut produire de très-mauvais effets. En effet, ſi ce ſymptôme continue long-tems, les inteſtins ſe trouveront tellement remplis d'excrémens endurcis, qu'ils empêcheront par leur preſſion les uréteres de ſe dilater ſuffiſamment pour donner paſſage aux corps étrangers qui les obſtruent : de-là naîtra une variété d'accidens fort douloureux & dangereux.

Les inteſtins eux-mêmes étant ſi fort diſtendus, il y a lieu de craindre que la circulation du ſang ne ſoit interrompue dans leurs

vaiſſeaux au point de produire de la mortification ; ce qui arrive ſouvent dans toutes les maladies douloureuſes du bas-ventre, de quelques cauſes qu'elles proviennent, lorſque la conſtipation opiniâtre en eſt un ſymptôme.

Dans ces circonſtances, il faut évacuer, auſſitôt qu'il eſt poſſible, les excrémens endurcis, ſoit en donnant ſouvent des lavemens lubréfians & émolliens, ſoit, en cas que ceux-là ſoient inſuffiſans, en en injectant de purgatifs d'abord de l'eſpece des lénitifs ; & enſuite, ſi malheureuſement cela eſt néceſſaire, de ceux qui agiſſent avec plus de force.

Mais comme les purgatifs âcres & draſtiques occaſionnent ſouvent des irritations douloureuſes, au point que le malade ne peut les retenir, ou que s'il les retient à l'aide des opiats, ils excitent des inflammations

ſoit dans l'eſtomac, ſoit dans les inteſtins; pour ces raiſons, d'après pluſieurs expériences, j'ai employé une huile que l'on obtient ſoit par expreſſion, ſoit par coction, des graines du ricin d'Amérique, ou *palma chriſti*. On nous apporte de cette huile en grande quantité des Indes Occidentales, ſous le nom d'huile de caſtor; c'eſt un remede qu'on peut employer très-ſûrement: une cuillerée à bouche ou deux de cette huile donnée à chaque fois, & répétée ſi le mal eſt opiniâtre, manque rarement de produire l'effet d'un purgatif très-efficace, & agit en même-tems comme un remede très-bien adapté pour procurer du ſoulagement dans les douleurs néphrétiques.

Un malade qui depuis pluſieurs années étoit ſujet à de fréquens retours de cette maladie, après avoir eſſayé une grande quantité de différens remedes ſans aucun effet, eut à la fin recours à cette huile. Il en pre-

noit une ou deux cuillerées à bouche le matin à jeun, lorſqu'il avoit lieu de craindre le retour de quelque accès. Ce remede le ſoulagea au point qu'il vécut en fort bon état, ſans éprouver la moindre menace des mêmes accidens juſqu'à ſa mort, qui eſt arrivée il y a environ deux mois, à la ſuite d'une maladie aigue.

Pendant la continuation d'un accès de néphrétique, il ſurvient quelquefois du téneſme & de la ſtrangurie : ſi la ſtrangurie eſt la maladie la plus conſidérable, le malade prendra une grande quantité d'apozême mucilagineux & diurétique aſſociée avec des opiats: ſi c'eſt au contraire le téneſme, alors on injectera en maniere de lavement une très-petite quantité de décoction de graine de lin avec une plus forte doſe d'opium : le malade retiendra cette injection le plus longtems qu'il lui ſera poſſible; & on la répétera auſſi ſouvent qu'il ſera néceſſaire.

Voilà les moyens les plus efficaces, ſoit pour guérir abſolument, ou au moins pour ſoulager les malades attaqués de ces ſymptômes très-inquiétans & fort douloureux; cependant ſi tous ces moyens n'avoient pas encore tout le ſuccès qu'on en deſire, il faudroit avoir recours aux ſuivans.

Les fomentations externes, les embrocations relâchantes, émollientes & anodines, & par deſſus tout, le demi-bain ou le bain tiede, dans lequel on fait tenir le malade pendant un certain tems, ont ſouvent réuſſi après que les autres moyens avoient manqué.

Les injections fréquentes de lavemens émolliens & lubréfians feront non-ſeulement l'office de fomentations internes relâchantes; mais encore, ſi l'on y joint de doux purgatifs, ils procureront l'évacuation des excrémens; & de ces deux manieres ils seront très-utiles.

Cependant ſi après tout l'évenement ne répond point aux eſpérances, alors il faudra avoir recours à l'opium, qui, pourvu qu'on le donne à certaine doſe, ſelon que les circonſtances différentes & les ſymptômes l'exigeront, ſera le moyen le plus efficace pour faire deſcendre les calculs dans la veſſie, ſurtout ſi en même-tems on fait prendre au malade une bonne quantité d'apozême mucilagineux , lubréfiant & diurétique. Si le malade a la fiévre, il faudra lui preſcrire un régime rafraîchiſſant & relâchant avec le nître. Si la douleur eſt grande, on pourra augmenter la doſe d'opium ; & ſi le ventre eſt reſſerré, on inſiſtera ſur les lavemens ou ſur l'huile de *palma chriſti*, qui a déja été recommandée ci-deſſus.

Lorſque la veſſie eſt le ſiége de la maladie, ſi les concrétions ne ſont pas promptement & totalement expulſées, elles acquerront bientôt trop de volume pour pouvoir l'être ;

& on ne pourra eſpérer de ſoulagement qu'en eſſayant de les briſer & de les diſſoudre.

S'il arrivoit qu'un calcul trop gros tombât ou s'engageât dans le col de la veſſie, & bouchât totalement l'urètre, il s'enſuivroit une ſuppreſſion totale d'urine.

Comme ce ſymptôme eſt fort dangereux, il faut travailler ſur le champ à le guérir. Pour cet effet, on placera le malade ſur le dos, la tête & les parties ſupérieures dans une poſition plus baſſe que le reſte du corps, les parties inférieures au contraire dans une poſition plus élevée; on eſſayera alors par des concuſſions & des ſecouſſes légeres à faire retomber ce calcul dans la veſſie : ſi ces moyens ſont ſans ſuccès, il faudra avoir recours à la ſonde.

Mais dans ces circonſtances mêmes, j'ai ſouvent éprouvé les bons effets de l'opium,

qui en très-peu de tems a tellement relâché les parties, que des concrétions d'une grosseur surprenante ont pu y passer.

Parmi un grand nombre d'exemples de l'efficacité de l'opium dans ce cas qui se sont rencontrés dans ma pratique, en voici un fort singulier.

Un Médecin âgé, extrêmement gros, ayant été tourmenté violemment pendant plusieurs jours de douleurs considérables & de rétention totale d'urine, occasionnées par une grosse pierre qui bouchoit le canal de l'urètre, eut recours au bain tiede. Pendant qu'il y étoit, il desira que j'injectasse un peu d'eau tiede dans le passage; je le fis, & cette opération ayant changé la position de la pierre, il souffrit de si cruelles douleurs que sa vie paroissoit en danger. Dans cette extrémité, un autre Médecin lui conseilla de prendre une forte dose d'opium en substance. Ce

remede calma bientôt la violence de la douleur; un ſommeil paiſible ſuccéda & continua toute la nuit. Le lendemain matin, on trouva dans ſon lit une pierre dure & raboteuſe groſſe environ comme le bout du doigt, qui étoit paſſée avec ſes urines; & depuis ce moment, il vécut très-longtems ſans être attaqué de nouvelles douleurs.

Ces exemples que j'ai ſouvent rencontrés m'encouragent à recommander l'opium comme une addition très-utile à la leſſive des ſavonniers; & je ne doute point que par ſes vertus anodines & relâchantes, il ne puiſſe prévenir les irritations douloureuſes, & les concrétions qui ſurviennent quelquefois au premier uſage que l'on fait de ce remede.

J'ai ſur-tout très-grande raiſon de croire que la leſſive dont j'ai donné la compoſition, produira tous les bons effets que l'on

peut attendre des remedes de cette eſpece, ſans avoir les inconvéniens qui accompagnent l'uſage des autres préparations des ſels & ſubſtances lexivielles. C'eſt pourquoi je recommande de l'employer de bonne heure, avec les précautions, ſous les conditions & avec les combinaiſons des autres remedes dont j'ai parlé ci-deſſus, & ſelon que les ſymptômes pourront le requérir. Ce que j'offre au Public étant totalement fondé ſur l'expérience, j'eſpere qu'on paſſera à un homme âgé d'avoir expoſé ſes connoiſſances ſans avoir affecté aucun ornement dans ſa maniere de s'énoncer; & même que s'il lui étoit échappé quelqu'inexactitude, on voudra bien n'y point faire attention.





LETTRE

De M. T. Lane de la S. R. à M. G. Heberden, D. M. de la S. R. (8)

MONSIEUR,

QUOIQU'UN grand nombre d'expériences faites par d'habiles gens ſur les ſubſtances qui entrent dans la compoſition des remedes de Mademoiſelle STEPHENS, ſemble prouver que la chaux & le ſel alkali ſont les principes les mieux adaptés à la cure de la pierre, ſi même ils ne ſont pas les ſeuls qui agiſſent dans ce *Salmigondi* dégoûtant; néanmoins il me paroît que ces expé-

(8) Extraite des Tranſactions Médicales, ſeconde Edition Angloiſe, 1772. *in*-8°. p. 112.

riences n'ont pas été faites de maniere à obtenir ce degré de certitude que quelques expériences de plus auroient pu leur concilier.

Il eſt vrai que la pratique preſqu'univerſellement reçue actuellement, donne la préférence à une leſſive préparée avec ces deux ingrédiens, qu'on regarde en conſéquence comme une compoſition plus agréable aux malades, mieux formulée & au moins auſſi efficace qu'aucun autre remede lithontriptique : mais les recherches ſe ſont terminées là, & on a publié différentes recettes pour faire la meilleure leſſive à employer dans cette occaſion, ſans que chaque Auteur ait donné quelque raiſon bien probante de la méthode particuliere qu'il conſeille. La gravité ſpécifique de ces préparations eſt d'ailleurs ſi différente, que leur doſe convenable doit extrêmement varier, ſi l'on en excepte la leſſive du Diſpenſaire de Londres, où l'on

a

a pris un ſoin particulier de déterminer ſon poids (9).

L'incertitude de ces préparations m'a donné l'idée de faire des recherches particulieres ſur ce ſujet. Je vais vous rapporter avec exactitude les effets des expériences que j'ai faites ſur chacun de ces ingrédiens

(9) Voici la formule de cette leſſive.

LIXIVIUM SAPONARIUM.

» ℞. Cinerum Ruſſicorum.
» Calcis vivæ, pondera æqualia.

» Calci & cineribus aquam inſtilla, donec calx extincta » ſit; tum aqua largius affuſa, bene peragita, ut cinerum ſal- » ſedo liqueſcat; deinde quieſcere permitte, & liquorem ſi » opus ſit, per chartam colatum in aliud vas transfunde. Hu- » jus liquoris menſura libralis cautiſſime examinata uncias » ſedecim pendere oportet. Si ponderoſior ſit; quot drachmis » hoc pondus excedat, totidem pondere ſeſcunciæ aquæ in » ſingulas menſuras librales addendæ ſunt : ſin vero ſit le- » vior, liquor decoquendus eſt, donec totidem ſeſcunciæ » ſint conſumptæ; vel calci cineribuſque recentibus denuo » affundendus ».

ſéparément, & en variant leurs combinaiſons ſuivant différentes proportions.

Pour qu'il ne ſe gliſsât aucune incertitude dans mes expériences, à cauſe de quelque variété accidentelle des ſubſtances ſur leſquelles je travaillois, j'ai tâché d'y obvier en employant la méthode ſuivante.

Avant de commencer mes expériences:

1. J'ai réduit en poudre une quantité ſuffiſante de chaux bien calcinée; & c'eſt delà que j'ai pris & peſé la chaux qui a ſervi à mes épreuves, parce qu'il arrive ſouvent que non-ſeulement différens morceaux de chaux, mais même que différentes parties du même morceau ne ſont pas également calcinées.

2. J'ai pulvériſé la potaſſe (10) dont je

(10) Les Anglois emploient dans le commerce différentes ſortes de potaſſes.

me ſuis ſervi, afin que le tout fût exactement de la même pureté.

Ils tirent la premiere d'Allemagne; c'eſt celle qu'ils appellent *Pearl-ash*, & dont M. T. LANE s'eſt ſervi pour ſes épreuves. Cette potaſſe eſt de couleur de perle ou bleuâtre, couleur que ces eſpeces de ſels reçoivent dans la calcination par le contact de quelque matiere inflammable. De quelque couleur que ſoit cette potaſſe, c'eſt un alkali aſſez pur. Si on la diſſout dans l'eau, ou qu'on la laiſſe tomber en déliquium à l'air, elle ne laiſſe qu'une petite quantité de matiere terreuſe, rarement plus grande que celle que laiſſent les autres ſels alkalis, lorſqu'on répete leur ſolution & leur calcination. La ſeule choſe qu'on puiſſe lui reprocher, c'eſt que quelquefois elle contient quelques autres matieres ſalines, & principalement du ſel marin.

Leur ſeconde eſpece de potaſſe eſt une maſſe ſaline beaucoup plus impure; elle a retenu le nom de *pot-ash*. Il paroît que c'eſt de cette eſpece dont il eſt toujours queſtion dans l'Ouvrage du Docteur BLACKRIE; du moins, c'eſt toujours ce mot qu'il emploie. Celle-là eſt toujours réputée la meilleure, qui vient de Ruſſie ou de Moſcovie. Elle eſt d'une couleur brune, très-dure, & s'humecte très-difficilement à l'air. Si on la fait bouillir dans l'eau, elle dépoſe une quantité de terre inſoluble, qui ſurpaſſe de beaucoup la partie ſaline. Elle eſt néanmoins puiſſamment alkaline; ſon goût eſt plus piquant; elle ſature mieux les acides, & elle eſt plus propre

3. J'ai mis auſſi en poudre le calcul humain que j'ai employé, afin que les ſurfaces & les parties expoſées aux diſſolvans fuſſent les mêmes, autant qu'il ſeroit poſſible, dans toutes les expériences; parce que non-ſeulement des calculs différens ſont plus ou moins ſolubles, mais encore parce qu'il en eſt de même des différentes lames de la même pierre.

EXPÉRIENCE I.

J'ai fait diſſoudre une partie de potaſſe dans huit parties d'eau, & j'ai filtré la ſolution.

à diſſoudre les huiles que des ſels alkalis beaucoup plus purs; c'eſt ce qui fait qu'on la préfere dans les ſavonneries. Le Docteur HOME, dans ſes Eſſais ſur le Blanchiſſage, a démontré par un grand nombre de curieuſes expériences, qu'elle contient beaucoup de chaux.

Enfin ils en reçoivent une troiſieme eſpece d'Eſpagne, qu'ils nomment *ſpanish-ash-barrilla*, qui eſt celle dont il eſt fait mention à la fin de cette Lettre de M. T. LANE. C'eſt vraiſemblablement ce que nous appellons la ſoude d'Alicante.

J'ai jetté ſix grains de calcul dans deux onces & demie de la précédente ſolution ; & après avoir laiſſé le tout dans une bouteille bien bouchée l'eſpace de douze heures, je l'ai verſé ſur un papier à filtrer. Ce qui eſt demeuré ſur le papier a été bien lavé avec de l'eau diſtillée ; enſuite le même papier & ce qui étoit reſté deſſus inſoluble, ont été expoſés à ſécher devant un petit feu, & j'ai retrouvé mes ſix grains comme je les y avois mis.

EXPÉRIENCE II.

J'ai filtré une eau de chaux faite avec une partie de chaux ſur ſeize parties d'eau.

J'ai jetté ſix grains de calcul dans deux onces & demie de cette eau, & après l'avoir laiſſé repoſer douze heures, j'ai verſé le tout ſur un filtre, & après l'avoir fait ſécher, j'ai trouvé qu'il ne reſtoit plus que

trois grains cinq ſeiziemes de grain (*).

Ces expériences ont été répetées, ſans trouver aucune variation dans leur réſultat; ce qui fait voir qu'une ſolution de ſel alkali ne poſſede en elle-même aucune vertu lithontriptique. C'eſt ce qui m'engagea à eſſayer la vertu diſſolvante de la chaux & du ſel, mêlés en différentes proportions.

EXPÉRIENCE III.

J'ai mêlé enſemble de la chaux & de la potaſſe avec de l'eau bouillante, ſuivant les proportions ſuivantes, diſtinguées chacunes par les lettres ſuivantes :

a	chaux,	ʒ j.	eau,	℥ viij.	ſel,	℥ j.
b	——	ʒ ij.	—	D°.	—	D°.
c	——	ʒ iij.	—	D°.	—	D°.
d	——	ʒ iv.	—	D°.	—	D°.
e	——	ʒ vj.	—	D°.	—	D°.
f	——	ʒ viij.	—	D°.	—	D°.

(*) J'obſerverai que pour ces expériences délicates, j'emploie des moyens avec leſquels je puis déterminer juſqu'à un $\frac{1}{32}$ de grain *troy*.

Je laissai ces mêlanges dans des fioles bien bouchées, & ensuite je les filtrai chacun à part.

Je mis séparément une demi-once de chacune de ces solutions dans des verres, & dans chaque je jettai huit grains de calcul : le tout ayant reposé cinq heures, fut versé sur six papiers à filtrer, avec demi-once d'eau distillée, pour laver les particules de pierres qui n'avoient point été dissoutes.

Lorsque tout eut été bien séché, je trouvai le résultat suivant.

	grains.		grains.
Dans *a* il restoit	$6\frac{3}{8}$,	conséquemment *a* avoit dissout	$1\frac{5}{8}$.
b ———	$5\frac{1}{4}$	*b* ———	$2\frac{3}{4}$.
c ———	$2\frac{1}{8}$	*c* ———	$5\frac{7}{8}$.
d ———	$\frac{3}{4}$	*d* ———	$7\frac{1}{4}$.

Les résidus de *e* & de *f* étoient si petits, que mon trébuchet ne pût les saisir. Je ne retrouvai sur ces papiers qu'une tache ; mais

plus forte ſur *e*, où la proportion de la chaux étoit moindre.

EXPÉRIENCE IV.

a chaux,	ʒ ij.	ſel,	ʒ ij.	eau,	℥ vj.
b ——	ʒ iv.	—	D°.	—	D°.
c ——	ʒ vj.	—	D°.	—	D°.
d ——	ʒ viij.	—	D°.	—	D°.

Ces mêlanges ont été préparés ſelon cette méthode.

La chaux a d'abord été détrempée avec deux fois ſon poids d'eau. Lorſque le mêlange a commencé à ſe réfroidir, j'y ai ajouté le ſel, que j'y ai bien incorporé. La mixture étant parfaitement réfroidie, j'ai encore ajouté de l'eau, de maniere à rendre le tout fluide; enſuite je l'ai mis dans une bouteille bien bouchée, où il eſt demeuré vingt-quatre heures. J'ai ajouté le reſte de l'eau, & j'ai bien remué ce mêlange.

Le lendemain j'ai examiné chaque ſolution, & j'ai trouvé qu'il n'y avoit que *a* qui contint de l'air fixe, encore en petite quantité; ce que j'ai connu, parce qu'il ne faiſoit que très-légerement efferveſcence avec l'acide vitriolique, ce qu'aucun autre ne faiſoit : mais l'ayant laiſſé repoſer encore quarante-huit heures, il ſe trouva auſſi dégagé de l'air fixe que le reſte.

Je filtrai une égale quantité d'*a*, de *b*, de *c* & de *d*, & je jettai dans chacune huit grains de calcul. Je laiſſai repoſer le tout trois heures & demie, & je trouvai que *a*, *c* & *d* avoient diſſout des quantités égales. Le réſidu de *b* peſoit un demi-grain de plus que les autres. Je l'attribue à ce que le verre qui avoit ſervi à cette expérience étant un peu plus étroit que les autres, le calcul avoit préſenté ici moins de ſurface au diſſolvant que dans les autres verres.

EXPÉRIENCE V.

En faiſant évaporer un peu de leſſive, j'obtins un ſel cauſtique qui ne contenoit qu'une très-petite quantité d'air fixe; je fis fondre une once de ce ſel & autant de chaux dans ſept onces d'eau.

Je fis en même tems une leſſive avec la chaux & la potaſſe, de chaque une once, ſur ſept onces d'eau, en opérant comme dans l'Expérience IV.

Les deux leſſives ne contenoient point d'air fixe ni l'une ni l'autre; mais la peſanteur ſpécifique de la leſſive faite avec l'alkali cauſtique étoit plus forte que l'autre. J'ajoutai donc à ces premieres autant d'eau qu'il fut néceſſaire pour l'abaiſſer au même degré de peſanteur ſpécifique.

Je pris égale quantité de ces leſſives, &

je jettai dans chaque dix grains de calcul; je laiſſai repoſer ſept heures, & je trouvai qu'elles avoient laiſſé chacune une quantité égale de calcul qui n'étoit pas diſſout.

EXPÉRIENCE VI.

Je fis enſuite les mixtures ſuivantes *a* & *b*.

a Chaux d'écailles d'huître, ℥ iij, ſel de tartre, ℥ j, eau, une pinte.

b Chaux ordinaire, ℥ iij, ſel de tartre, ℥ j, eau, une pinte.

Pour faire ces mêlanges, j'opérai comme dans l'Expérience IV, & tous les deux ſe trouverent également dégagés d'air.

Je jettai dix grains de calcul dans une égale quantité de chacune de ces leſſives; je laiſſai repoſer trois heures, & je trouvai une égale quantité de calcul qui étoit reſtée inſoluble dans chacune; ſçavoir, trois grains & neuf ſeiziemes de grain.

J'ai répété la même expérience, en me ſervant de chaux faite avec le marbre, la pierre à chaux & les écailles d'huîtres, & mettant partie égale de ces chaux & de potaſſe : je me ſuis auſſi ſervi d'une chaux de pierre qu'on m'a envoyée de Bath; mais je n'ai obſervé aucune différence remarquable.

Expérience VII.

Je fis deux leſſives; l'une compoſée d'une once de ſel de tartre, de trois onces de chaux & d'une livre d'eau; l'autre d'une once de potaſſe, de trois onces de chaux & d'une livre d'eau. La peſanteur ſpécifique de la leſſive faite avec le ſel de tartre étoit plus forte; c'eſt pourquoi j'y ajoutai de l'eau pour l'abaiſſer au même point que l'autre.

Je trouvai que chacune de ces leſſives avoit diſſout des quantités égales de calcul.

Je fis enſuite une leſſive avec l'alkali minéral préparé, en faiſant criſtalliſer la potaſſe bleue d'Eſpagne ; & une autre en même-tems, avec la potaſſe : & je voulus comparer ces deux leſſives enſemble.

Je jettai douze grains de calcul dans une égale quantité de chacune, & j'obtins le réſultat ſuivant. Ce qui n'avoit pas été diſſout par la leſſive préparée avec l'alkali minéral peſoit cinq grains & trois quarts de grain : ce qui reſtoit ſur l'autre filtre peſoit treize ſeiziemes de grain. Je répétai la même expérience avec l'alkali minéral naturel que vous avez bien voulu me donner ; ſa leſſive miſe en comparaiſon avec celle de potaſſe, il reſta ſur ſon filtre trois grains & demi, & ſeulement un demi-grain ſur celui de l'autre leſſive.

Je mêlai de l'alkali volatil avec trois fois ſon poids de chaux, comme dans l'Expé-

rience VI ; & quoique cette lessive fut parfaitement dégagée d'air fixe, elle ne produisit pas le moindre effet sur le calcul.

Les Expériences I, III, IV & V paroissent prouver que le sel alkali fixe n'a point la vertu de dissoudre le calcul avant d'avoir été privé d'une partie de son air fixe par le moyen de la chaux (*) ; & que sa vertu dissolvante augmente à proportion qu'il est plus dépouillé de cet air : mais que si on employe plus de chaux qu'il n'est nécessaire pour le dépouiller en entier de son air fixe, cette partie surabondante de chaux ne paroît pas augmenter sa vertu dissolvante.

On peut conclure de l'Expérience VI, que pour faire une lessive lithontriptique,

(*) Voyez le Mémoire du Docteur BLACK sur la magnésie & la chaux, &c. dans les Essais physiques & littéraires (*Essays physical and litterary*) vol. II.

on peut se servir, à avantage égal, de chaux préparée avec le marbre, la pierre à chaux ou les écailles d'huîtres, pourvu que toutes ces substances soient bien calcinées, & qu'on les employe en proportion suffisante pour priver le sel de son air fixe.

L'Expérience VII paroît démontrer qu'il n'y a point de différence entre le sel de tartre & la potasse : mais cette derniere est si souvent chargée d'impuretés, qu'il vaut mieux se servir de sel de tartre.

L'alkali minéral traité de la même maniere que le végétal, paroît bien inférieur à ce dernier. On peut donc naturellement en conclure que lorsqu'on ordonne le savon comme remede lithontriptique, le savon amygdalin (11) du Dispensaire de Londres

(11) Ce savon est fait avec l'huile d'amandes douces & la lessive dont on a vu la formule plus haut, note (9), à la dose d'une mesure d'huile sur trois de lessive.

doit être préféré à tous les ſavons faits avec la potaſſe d'Eſpagne; & plus particulierement encore, parce que la leſſive preſcrite par le Collége eſt privée d'air fixe, ſi on la prépare bien.

Je ſuis, Monſieur, très-reſpectueuſement,

Aldergate ſtreet, du 23 Juin 1767. Votre très-humble, &c.
T. LANE.

FIN.